

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3057. — 60^e Année.

SAMEDI 22 JUILLET 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE SECOND 14 JUILLET DE LA GUERRE. — La Fête Nationale a été célébrée cette année d'une manière discrète et émue qui lui donna un caractère tout particulier. Avant le défilé des troupes alliées, des Invalides à la place de la République, le Président de la République avait procédé, au Grand Palais, à la remise de cinq cents diplômes aux familles des soldats et officiers morts à l'ennemi. A cette occasion M. Poincaré prononça un discours où il exalta les vertus guerrières de notre race et la gloire des héros fauchés sur les champs de bataille. Autour du Président, on voit groupés ici, tandis qu'il prononce son discours, les membres des familles auxquelles il va remettre des diplômes.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

MÉTHODE ALLEMANDE; TRAVAIL TURC

Deux infirmières de la Croix-rouge allemande demeuraient à Erzeroum, d'octobre 1914 à avril 1915, attachées à la *Deutsche Militärmission*. L'une d'elles était M^{lle} Flora Wedel-Yarlsberg, qui appartient à une famille norvégienne bien connue.

Dans les premiers jours de juin, l'année dernière, ces dames sont informées que les Arméniens de service dans leur hôpital, et au nombre desquels se trouve une femme malade, vont être expulsés et déportés en Mésopotamie. Malgré les protestations du médecin-chef, l'ordre est exécuté deux jours plus tard, et, peu après, on apprend que tout le convoi dont ces malheureux faisaient partie, a été massacré aux environs de Kemagh-Boghaz. On sut, par des soldats revenant de l'expédition, comment les choses s'étaient passées : il avait fallu quatre heures pour tout tuer : les femmes se jetaient à genoux : elles avaient lancé elles-mêmes leurs enfants dans l'Euphrate pour leur éviter l'égolement et les tortures. Le soir du 11 juin, les deux infirmières voient les soldats turcs rentrer à Erzeroum chargés de butin. Elles voient encore, les jours suivants, de nombreux convois de déportés traverser la ville : on les emmenait vers le fleuve, liés de cordes, attachés l'un à l'autre, par couples, et on les précipitait du haut des rochers dans le grand courant.

Aussitôt M^{lle} Wedel-Yarlsberg et son amie se décident à accompagner jusqu'à Kharput l'un de ces convois. Elles ignorent que ces tueries en masse ne sont effectuées que sur un ordre officiel du gouvernement, et elles imaginent que leur présence apportera un obstacle aux brutalités des Turcs dont elles parlent la langue et sur lesquels elles possèdent quelque influence. Le consul allemand, à qui elles adressent leur requête, répond par une fin de non recevoir...

Le 17 juin, au soir, le bruit se répand dans la ville, que, à dix minutes des faubourgs, un grand convoi de déportés arméniens est arrêté : un gendarme raconte comment, depuis Baibourt, lieu de départ, tous les hommes ont été, peu à peu, massacrés, les femmes violées ; quant aux enfants, on leur brise la tête contre les rochers de la route, s'ils crient ou s'ils retardent la marche. Et le 18 au matin, en effet, les malheureux traversent la ville, en files lamentables : — « C'est, a noté l'infirmière norvégienne, une grande troupe où l'on compte deux ou trois hommes seulement ; tout le reste, des femmes et des enfants ; beaucoup de femmes ont l'air d'être folles. Elles crient : — Sauvez-nous ; nous nous ferons musulmanes ou ALLEMANDES, ou tout ce que vous voudrez ! — D'autres se taisent et marchent patiemment, avec quelques paquets sur le dos, et leurs enfants à la main. D'autres encore nous supplient de sauver leurs petits... Beaucoup de Turcs, au passage, viennent choisir des jeunes filles, qu'ils entraînent tout en sanglots : il n'y a point le temps de parlementer ni de discuter, car le misérable troupeau est activement poussé en avant par des gendarmes à cheval : leurs fouets cinglent les dos courbés et les faces en larmes. A l'entrée de la ville, « il y a comme un marché d'esclaves », M^{lle} Wedel s'y rend ; six enfants de trois à quatorze ans s'accrochent à ses jupes : elle les emmène, les conduit jusqu'à l'hôpital, où, avec l'autorisation du médecin-chef, elle se propose de les garder.

Mais un prêtre turc survient ; il est avisé de la bonne action de l'infirmière : il la blâme de sa trop grande faiblesse :

— « Si Dieu n'a pas pitié, dit-il, pourquoi voulez-vous avoir pitié ? Les Arméniens sont de religion inférieure... » Comprenant que ses petits hôtes sont menacés, la charitable norvégienne court chez le gouverneur ; lui confie ce qu'elle a fait ; voilà un homme en fureur : — « Les femmes n'ont pas à se mêler de politique, crie-t-il d'une voix qu'éraïlle la colère ; elles devraient respecter les ordres du gouvernement ! » Sur quoi, il envoie immédiatement un gendarme... Quand M^{lle} Wedel rentre à l'hôpital, on lui dit que ses six orphelins sont déjà égorgés et qu'elle fera bien de se taire.

Les deux infirmières mettent leur projet à exécution et quittent Erzeroum pour se rendre à Sivas : elles voyagent en voiture, conduites par un cocher turc et sous l'escorte d'un gendarme. La première halte a lieu à l'entrée d'un village : un homme à figure sauvage y fait sentinelle, bien armé : il aborde les voyageuses et leur déclare qu'il est posté là pour tuer les Arméniens qui passeraient : il en a déjà abattu deux cent-cinquante : l'avis de leur approche lui est transmis par téléphone : il ajoute : — « ils méritent tous la mort ; ce sont tous des anarchistes, des libéraux, des socialistes... »

Suivons le récit de M^{lle} Wedel : — « Un jour, nous rencontrâmes un convoi d'Arméniens ; nous avons dû stationner longtemps pendant qu'ils défilaient : un petit nombre d'hommes âgés, beaucoup de femmes, une foule de jolis enfants, quelques-uns blonds avec des yeux bleus : une petite fille riait de l'étrange spectacle ; mais sur tous les autres visages le sérieux de la mort. Une vieille femme fut descendue de son âne, elle ne pouvait plus se tenir : L'a-t-on tuée sur place ? Nos cœurs étaient devenus comme de la glace... Le gendarme qui nous accompagnait expliqua : — « Tous loin ; tous morts... ! » — « Mais pourquoi les soumettre à cet affreux supplice ? Pourquoi ne pas les tuer dans leur village ? — Réponse : — cela est bien ainsi : ils doivent être misérables ; et d'ailleurs où pourrions-nous rester avec tous ces cadavres ; ils sentiraient mauvais... »

Puis c'est la rencontre d'une troupe de bons bourgeois turcs, — des civils ceux-là, — qui, prévenus par un ami complaisant qu'il y a du gibier en vue, s'en vont, à cheval, le fusil en main, à la chasse aux Arméniens. Dans un autre endroit, le cocher de la voiture où sont les deux étrangères se retourne vers elles, et leur désigne, du bout de son fouet, un vallon voisin de la route : elles aperçoivent environ quatre cents malheureux proscrits, que les gendarmes alignent contre un talus, tandis que les soldats turcs s'apprêtent à les fusiller : des ouvriers et des paysans attendent pour achever les victimes à l'aide de couteaux et de pierres : simple incident de voyage.

Ailleurs on procède autrement : et le fait qu'on va lire a été publié dans le *Bulletin général des missions* allemandes : entre le 10 et le 30 mai 1915, on arrêta 1.200 notables arméniens ; on les entassa sur des chalands du Tigre, sous prétexte de les conduire à Mossoul. Des gendarmes s'embarquèrent avec eux ; d'autres gendarmes chevauchaient sur la berge du fleuve. A peine les bateaux commençaient-ils à descendre le courant qu'on dépouilla tous les prisonniers de leurs vêtements, et qu'on les jeta à l'eau. Les gendarmes de la rive étaient là pour repousser dans les flots ceux qui auraient tenté de s'échapper à la nage. Mais à quoi bon poursuivre ici ces tableaux d'horreur ? Ceux de mes lecteurs que ne rebutent pas ces récits d'hecatombes en trouveront maints détails dans la brochure que je citais l'autre jour, la *Suppression des Arméniens*, par M. René Pinon, et je les prie de vouloir bien se reporter à ma précédente chronique s'ils sont curieux de connaître la cause, ou pour mieux dire, le prétexte de cette fureur d'extermination. A lire ces relations, ne reconnaissez-vous pas tout d'abord la manière boche ? Ce qui frappe, dans ces tueries, c'est l'organisation, régulière et systématique. Ce n'est pas, écrit M. Pinon, une population qui se jette sur une autre dans une crise d'anarchie sauvage : non ; l'opération commence par un décret du gouvernement, affiché dans les villages ; les instructions arrivent de Constantinople aux fonctionnaires de rang élevé ; le téléphone joue un grand rôle dans l'épouvantable drame, et tout se passe avec un ordre et une méthode effroyables. On ne massacre pas dans les villes pour éviter l'infection : les caravanes sont attendues ; tueurs et brigands prévenus se trouvent au rendez-vous donné par les gendarmes ; le partage des belles filles s'accomplit froidement « après visite sanitaire par des médecins turcs ». Il n'y a pas à en douter un seul instant : tout cela pue l'allemand ; c'est la mise en pratique de la théorie prussienne de l'extirpation des races inférieures que nous exposons l'autre jour ; le gouvernement du Kaiser exécute, là-bas, en grand, ce qu'il n'a osé qu'esquisser en Belgique : mais le procédé est le même : tuer tout ce qui gêne — et proclamer bien haut : nous ne sommes pas des barbares.

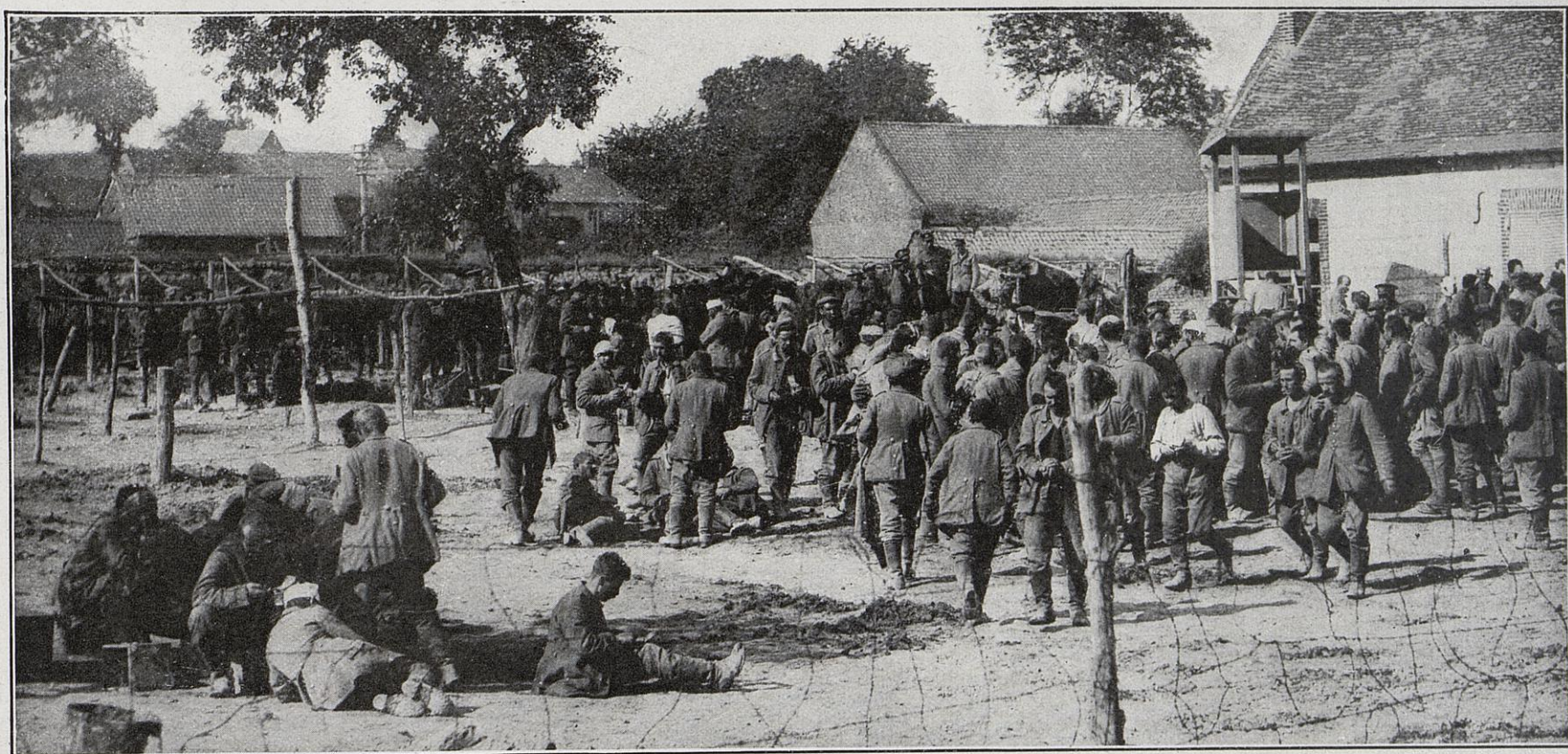
Qui pourrait méconnaître que tout, là-dedans, est allemand, conception, organisation, mise en œuvre ? Il faudrait pour cela nier, ce que nul n'ignore, que le cabinet ottoman est dans la dépendance étroite de celui de Berlin. L'ambassadeur de Guillaume II à Constantinople y est plus maître que les ministres : il a des consuls allemands dans les principaux centres de l'Arménie ; il est renseigné, jour par jour, sur cette extermination de tout un peuple, accomplie sous les yeux de ses agents : un veto venu de Berlin aurait arrêté le massacre... Berlin a gardé le silence — il a approuvé. Même, d'après des témoignages de réfugiés venant de Syrie et que cite M. Pinon, certains consuls allemands auraient encouragé et dirigé les égorgements : plusieurs lettres, parvenues à New-York, rapportent que les agents du Kaiser « stimulent le zèle de certains Turcs, trop tièdes ». A Orfa, on a vu le consul prussien prendre part à la tuerie : des officiers allemands ont dirigé les fusillades ; en tous cas, toute l'Allemagne officielle s'est félicitée de ces crimes sans nom et a réuni tous ses efforts pour qu'ils ne fussent pas ébruités.

D'abord, ils les ont cyniquement niés : à Washington, le comte Bernstorff proclame bien haut que « ces prétendues atrocités semblent n'être que de pures inventions ». Et il laisse entendre que ce sont les Russes qui, pour essayer de salir la robe blanche et immaculée de la vertueuse Germania, propagent ces fables stupides. Le 6 juin 1915, l'agence Wolff transmet cette déclaration officielle : — « Il est tout à fait faux qu'il y ait eu des assassinats ou des massacres d'Arméniens ; ceux-ci, en effet, n'ont commis aucun acte de nature à troubler l'ordre et la tranquillité publics, ou qui ait pu nécessiter des mesures spéciales ; les consuls des puissances neutres le savent. »

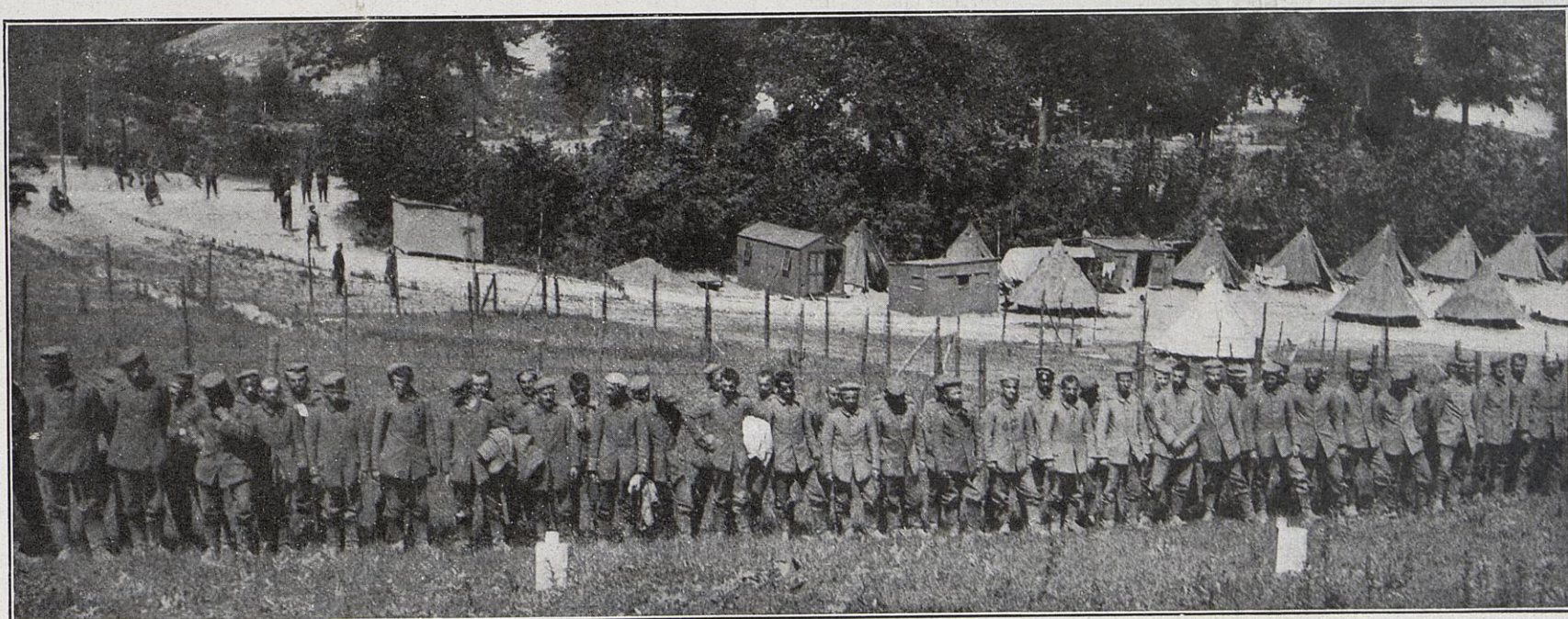
Admirez la duplicité allemande : cette dépêche perfide entr'ouvrait la porte à une thèse explicative : car, comme le bruit des massacres s'était, malgré les précautions, répandu par le monde, Berlin lança ce mot d'ordre : — « Ce sont les Arméniens qui ont commencé ». Le Bernstorff, revenant aussitôt sur sa première affirmation, justifie la répression turque en affirmant que l'Arménie a trahi le sultan et soutient la cause des alliés ; thèse qu'épousent immédiatement tous les diplomates et tous les docteurs boches : l'un d'eux, Reventlow, atteste que « la Turquie a non seulement le droit, mais le devoir, de châtier les Arméniens « rebelles et avides de sang » ; — un autre, Bratter, affirme que la France et l'Angleterre ont provoqué la révolte de cette race insubordonnée, afin de troubler le gouvernement ottoman dans sa pacifique mission ; — tous tombent d'accord sur ce point que ce n'est pas l'affaire de l'Allemagne de s'apitoyer sur le sort des révolutionnaires et des usuriers arméniens qui sont un grand danger pour la fidèle alliée turque, et la *Gazette de la Croix* proclame à la face du ciel et de la terre que « la patience des Turcs a été vraiment admirable ». Ceci, rapproché de la phrase du chancelier de l'Empire, félicitant à la tribune du Reichstag les Allemands d'avoir merveilleusement régénéré la Turquie, me semble apporter le dernier élément à une constatation désormais éclatante, à savoir que le grand forfait, qui ensanglante l'Orient, — le plus « colossal » qu'aura connu l'histoire du monde, — est la réalisation, froidement étudiée et systématiquement perpétrée, d'une utopie depuis longtemps caressée par les apôtres de la « kultur », la suppression méthodique et radicale d'une race gênante pour l'expansion germanique. L'Allemagne, élue de Dieu, a fourni et aiguisé le couteau ; le Turc, son fidèle vassal, dont elle dirige les coups, l'enfoncé docilement et frappe où l'autre l'ordonne ; mais le sang rejaillit sur celui-ci comme sur celle-là, et, pour tous deux, l'opprobre infamant est égal.

Le sang ! — Le sang de cinq cent mille innocents, — j'adopte ici l'évaluation la plus modérée, car, généralement, on estime que le nombre des victimes s'élève actuellement à huit cent cinquante mille ! Saisissez-vous maintenant pourquoi ces messieurs de Berlin n'ont rien compris à la stupeur du monde civilisé, lorsqu'ils tuèrent, en trois semaines, quelques pauvres milliers de Belges ? Ils ont l'habitude de faire grand. — Et l'expérience se poursuit...

G. LENOTRE.



Prisonniers allemands ramenés à l'intérieur des lignes anglaises qui étaient les leurs hier : les boches viennent de « toucher des vivres » : ils sont satisfaits.



Sur le point d'être expédiés vers un camp anglais, les prisonniers de nos alliés attendent d'être comptés et passés en revue.



Arrivée à Southampton d'une colonne de prisonniers capturés par les Anglais dans le nord de la France.
LES ANGLAIS ONT FAIT 10.000 PRISONNIERS SUR LE FRONT DU NORD

JOURS DE GUERRE

JUILLET. — *A déjeuner avec M. Barrès.* — L'aspect infiniment jeune ; une fierté du regard noir à la paupière lourde, qui met de la distance entre soi et les gens, et, toujours, cet air de pèlerin passionné que devait avoir déjà le jeune voyageur qui s'éprit de Tolède et étudia Venise, se cherchant à la suite de ceux dont il venait retrouver les traces...

Pour les traits mêmes, on ne peut jamais oublier tout à fait le souvenir du buste du vainqueur de Rocroy, qui est de Coyzevox je crois. Mais, comme si le souvenir du masque de Pascal, mêlé dans l'imagination par certains contours enveloppés à celui de Condé, ajoutait de sa méditation et de l'ombre sur la nerveuse domination du capitaine fameux. Et quand on a fixé les deux visages, qu'ils se sont assimilés à celui qu'on a devant les yeux, on comprend peut-être mieux comment le Maurice Barrès d'*Amorì et Dolori sacrum* ou *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* devint le successeur de Déroutelle à la Ligue des Patriotes.

Aujourd'hui, à ce repas de midi, dans une intimité qui lui est familière, c'est le Barrès d'autrefois plus que celui de la politique qu'il se laisse aller aux évocations de son récent voyage aux armées d'Italie et de sa visite à Gabriele d'Annunzio.

L'auteur du *Feu* et celui de la *Mort de Venise*, réunis au *pallazzino rosso*, sur l'eau du Grand Canal, la petite habitation précédée d'arbustes penchés qui ont fait rêver tant de visiteurs de la Lagune, voici une page que l'on voudrait avoir pu fixer comme témoin. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de me trouver entre Annunzio et Barrès et je puis sans effort reconstituer l'entretien. Je les ai vus ensemble depuis la guerre même et n'ai pas oublié tout ce que le poète, certain après-midi, avait pu broder avec son lyrisme, la richesse moule de son vocabulaire, la hardiesse de ses images sur certains sentiments engendrés pendant les combats ou loin des champs de bataille par la vue du sang.

Barrès vient de recevoir quelques journaux d'Italie consacrés à la visite qu'il fit à Gabriele d'Annunzio, et à ce qu'il en écrivit ; nos confrères italiens lui reprochent de paraître contester la noblesse du grand artiste en écrivant : « Annunzio habite sur le Grand Canal »... « Annunzio et moi, demeurés seuls, etc... »

— « Mais je ne dis jamais et personne en France ne dirait : « De Lamartine habitait ici » ou : « De Musset et George Sand... De La Rochefoucauld... De Chateaubriand, etc... »

En effet, c'est une faute, que font certains gens, de mettre la particule avant le nom, sans faire précéder d'un pronom ou du mot Monsieur, une faute de français aussi regrettable que de dire : « J'ai causé de vous » ou « je m'en rappelle ».

Le seul regret de M. Barrès, c'est que l'on aie pu supposer au-delà des Alpes, qu'il aie voulu offenser l'ami sur lequel il vient de publier un article d'une saveur inoubliable.

La personnalité des individus compte au-dessus du talent qu'ils ont, puisqu'ils ne possèdent de dons qu'en raison de leur personnalité. C'est pourquoi nous voyons tant de gens déplorablement raisonnables — et rencontrons si peu de génie.

La gloire de Gabriele d'Annunzio, à peine émergée des limbes, prit l'essor avec de si larges ailes qu'elle dépassa bientôt les régions ordinaires de la renommée. Pour se maintenir dans une certaine sphère, vers laquelle tant d'yeux sont braqués, il faut renoncer à exercer tout contrôle sur la foule, où ne se distingue plus un seul visage et se montrer le même à ses détracteurs comme à ses thuriféraires. Qui donc a jamais pu discerner le véritable Annunzio ?

Peut-être que, dans les chambres exigües et fleuries du *pallazzino rosso*, pendant qu'un orchestre descendu tout exprès des hauteurs où les généraux Cadorna et Porro dirigent les opérations, jouait du César Franck et du Maurice Ravel, Barrès le connut, dépouillé de tout stratagème.

Nous interrogeons. La vue sera-t-elle gardée au poète ? On l'espère, mais un décollement de la rétine est grave. Je pense à cette belle image du *Feu*, la jeune cantatrice fille du sculpteur aveugle, l'Antigone à laquelle il prête tant de nobles perfections.

... Antigone veille aussi Annunzio frappé aux yeux ; la fille du romancier n'a pas quitté son chevet depuis l'accident. Elle vient de s'y fiancer. C'est une grande et belle jeune fille...

On devine que M. Barrès se plaît à évoquer ces dernières heures de Venise, où il écrivit un de ses premiers livres *Un homme libre*, où il revint plus tard encore respirer la mort autour des îlots désertés de Torcello et de Saint-François-dans-le-Désert. La Venise de 1916 est peut-être la plus intensément pittoresque de toutes. Sous la menace des avions autrichiens, ses nuits sont les plus obscures qu'une ville au monde ait connues. Les canaux reflètent le ciel, creusent entre les palais abandonnés par les étrangers nostalgiques et fortunés qui les avaient acquis dans les quietudes de la paix, d'impénétrables dédales.

— Au-delà de ce silence, conclut M. Barrès avec un sourire, il n'y a plus évidemment que celui de la mort...

Mais il s'arrête au milieu de ses réminiscences de l'opaque, de l'absolue nuit vénitienne :

— Tous ceux qui l'auront connue, dit-il, nous fatigueront tant, plus tard, à force de nous persuader qu'on n'en pourra plus revoir jamais de semblable !...

* *

VENDREDI 14 JUILLET. — Je ne pense pas que les routes de France aient jamais été plus désertes un 14 juillet. Les Parisiens n'ont voulu quitter ni leurs Champs-Élysées, ni leurs boulevards, afin d'assister au défilé des troupes venues du front et des bataillons anglais, russes, belges qui s'étaient joints à elles. Spectacle bien fait, à une pareille heure, pour exalter les sentiments que la guerre a portés tant de fois depuis deux ans au sommet de leur émotion. Cette journée évoque des dates fameuses dans l'Histoire, que notre imagination nous offrait dans une atmosphère délirante, une surexcitation de tout un peuple, le cœur soulevé d'enthousiasme pour une pensée commune à tous, ou pour des hommes symbolisant la victoire du pays...

Cette fois, les soldats qui passent le large pont Alexandre III pour venir défilé devant la tribune officielle, sont bronzés par le soleil des champs de bataille d'où les projectiles ont arraché, anéanti tout ombrage. Quelques heures, une seule nuit de répit, le temps de secouer la poussière des chemins, la boue des tranchées et les voici répandus comme un fleuve d'azur entre les rives pressées de la population.

Les peintres militaires, à qui semble refusé depuis Raffet le privilège de l'imagination et ces grâces abandonnées, cette allègre juvénilité qui sont l'apanage du soldat à la guerre, les peintres militaires s'évertuaient à représenter les brandebourgs et les boutons dorés sur les uniformes, les plaques émaillées, les dorures à la courbe des casques. Le détail des costumes nuisait presque toujours à l'impression de la toile, à la grandeur du tableau. Mais voici que, de la lutte sublime contre un ennemi sauvage, des armées sans galons ni broderies, surgies de l'Alsace aux dunes de la mer du Nord, ont bleui de cobalt les plaines et les versants des coteaux. Du petit casque grec qui les protège, aux leggings qui leur enserrant les mollets, les défenseurs de la France sont tout bleus, radicalement bleus : bleus de l'horizon dans les campagnes mouillées, bleus du ciel d'été au-dessus des mers septentrionales. D'une fenêtre, dans l'allégresse de la foule noire, on croirait voir couler un fleuve de Céladon. La vigueur des facies est sertie dans des adoucissements de pastel, une sorte de camaïeu qui se dégrade avec des délicatesses de turquoise orientale pour revenir, tout à coup, à quelque touche sombre de lapis.

Cette armée d'azur est la nôtre ; aucun Meissonnier ne l'a figée sur aucune cimaise. Elle paraît jaillir de l'intense communion de nos espoirs, elle est par instant presque impalpable, on dirait une vapeur du Corot sur un fond émaillé d'Andréa della Robbia ; quelquefois elle prend les bleus de la pluie sur l'asphalte, au printemps.

En nous, que d'images, tandis que défilent sur les boulevards de Paris les troupes de la revue de 1916.

* *

JUILLET. — *A dîner avec M. Louis Barthou.* —

Pendant les heures recueillies d'un long deuil et les loisirs que lui ont créés des combinaisons dont, à la surprise de tous, il ne fit point partie, M. Louis Barthou vient de composer un *Lamartine orateur*, qui donne toute sa vigueur à la figure politique du grand poète. Ce travail et les préoccupations de sa chère bibliothèque ont adouci, dans la mesure du possible, les douleurs d'un homme dont le fils, parti se battre à l'âge de dix-huit ans, tomba frappé à mort par les éclats d'un obus.

Un homme politique bibliophile, j'imagine que, de nos jours, il n'en doit pas exister un grand nombre. La politique est une carrière, une profession, ne pourrait-on pas écrire, souvent : un métier, qui paraît interdire à tout penchant, tout art, de fleurir alentour. Je connais des peintres bibliophiles et des hommes de lettres qui ont la passion des tableaux. On cite des industriels se créant des galeries de peinture, formant des collections... On ne donne point d'exemple semblable parmi les sénateurs et les députés. Les « affaires » seules paraissent pouvoir s'accommoder du voisinage de la politique, mais c'est à peu près tout ce qu'on peut trouver à citer comme délassement connu d'un ministrable ou d'un parlementaire...

M. Louis Barthou, à peine son *Lamartine* paru, prépare un nouveau volume : *les Amours d'un poète*. Il s'agit de Victor Hugo et de Juliette Drouais. On imagine à quel point l'ancien président du Conseil s'est documenté avant d'entreprendre cette tâche. On peut dire, d'ailleurs, que les matériaux sont venus à lui d'eux-mêmes, ainsi qu'il ne manque jamais d'arriver à ceux d'entre nous qui, s'étant fixés un but, n'ont jamais cessé de le suivre des yeux.

Emporté par son sujet, M. Barthou est étincelant. Il possède un carnet de bal en écaïlle ayant appartenu à Juliette. Le poète y écrivait de temps en temps une phrase de reconnaissance et d'amour. Mme Drouais avait eu pour amis Pradier, chez lequel elle avait posé, puis Alphonse Karr et enfin, un prince russe, auquel Victor Hugo la ravit. Avec Alphonse Karr, les choses finirent par des « histoires d'argent ». Malheureusement, des écrits en témoignent ; cette Juliette gardait les moindres billets. Les réponses d'Adèle à l'auteur des *Abeilles* sont dictées par Hugo ; dès la troisième ligne, on le retrouve tout entier. Il parle. Juliette écrit...

Jamais on ne cesse d'écrire dans ce faux-ménage ; on voyage avec un peintre et Adèle, Hugo adresse à sa femme une lettre quotidienne, remplie de sentiment ; puis il griffonne et dessine sur le carnet de son ami... Le peintre rentre seul à Paris, le couple continue l'excursion : l'album s'achève tout entier de la main d'Hugo...

— Je le possède, dit M. Barthou.

Que ne possède-t-il pas comme documents, ce bibliophile ! Hugo donne un jour à Adèle un portrait de son père, le général. En bas il écrit : « Voici le père, tu as déjà le fils... » M. Barthou a la photographie...

— Était-elle jolie, cette Juliette ? demande une dame.

— L'une des plus jolies femmes de son temps, s'écrie l'ancien ministre. On a supposé, sans preuves, que c'est elle qui avait posé pour la statue de Pradier qui représente la ville de Strasbourg, sur la place de la Concorde.

Le mutuel attachement du poète et de l'ancien modèle dura jusqu'à leur mort, qui ne vint les surprendre que tard. Victor Hugo, cependant, *trompait* sa vieille amie.

A soixante-quinze ans, il ne cesse point d'avoir des matins triomphants. Sur un de ses carnets, il note : Je suis peut-être trop chaste ?

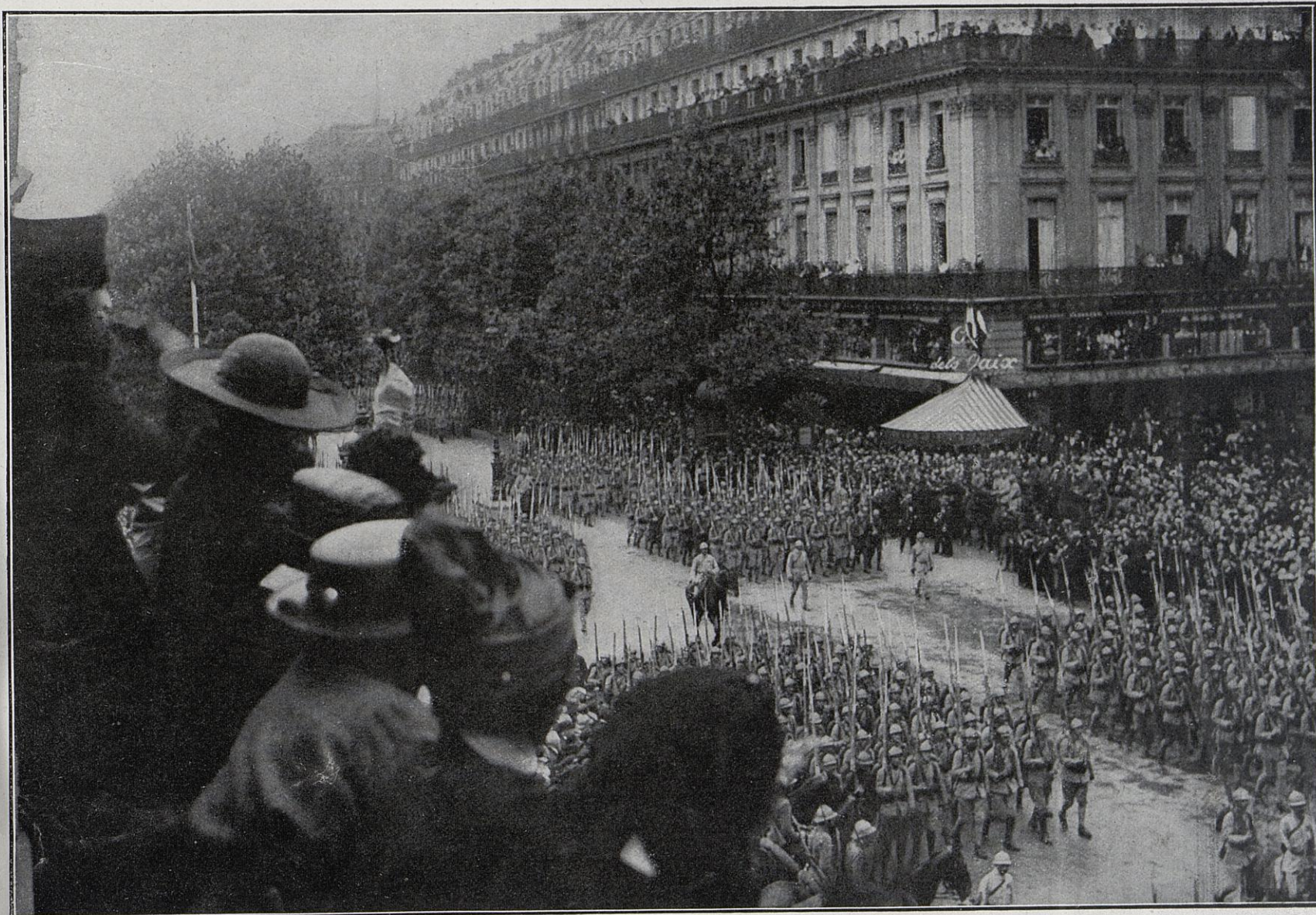
Et comme, plus tard encore, un docteur appelé en consultation le somme de renoncer à tout plaisir sensuel, Hugo, après avoir fait plusieurs fois le tour de la chambre, s'arrête et s'écrie :

— J'y consens !... Puis, après un silence : Mais la nature devrait avertir !...

A présent, M. Barthou se met à parler de ses manuscrits de Loti, de Vigny, de ses lettres de Chateaubriand et d'Anatole France... Et cet homme « politique » n'aura pas dit un mot de politique de toute la soirée !...

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



D'un balcon du boulevard, d'élégantes parisiennes jettent des fleurs et envoient des baisers aux troupes alliées qui défilent.



Avant le défilé, le Président passe les troupes en revue.



Les troupes russes se préparent à prendre leur place dans le défilé.



Les Anglais cantonnent sur l'Esplanade avant de prendre rang dans le défilé.



Sur l'Esplanade des Invalides les Indiens attendent l'heure de la Revue.

LA PRISE D'ARMES DU 14 JUILLET 1916 A PARIS



Un détachement de soldats français, arrivé du front la veille, défile dans la rue Royale devant la foule enthousiaste et émue.



Nos alliés de Russie, drapeau en tête, acclamés sans cesse par la foule parisienne, furent les héros de cette journée.



L'armée anglaise était représentée par un détachement d'Écossais, à qui la foule ne ménagea pas ses ovations.

LA PRISE D'ARMES



Les Belges, fantassins, lanciers, mitrailleurs, firent l'admiration de tous par leur splendide allure.

JUILLET 1916, A PARIS

Ce fut une cérémonie inoubliable à laquelle participèrent toutes les nations alliées. Le peuple de Paris s'était massé en foule innombrable sur tout le parcours du défilé : fleurs, hurrahs, bravos, telle fut la moisson que recueillirent les prodigieux soldats français, russes, anglais, belges quelques jours après les premiers résultats d'une offensive qui va se terminer en épopée. Le 14 juillet 1916 sera une date dans l'histoire de Paris, de la France et de l'Europe sauvée de la menace allemande.



Le Président remet les diplômes aux familles des Morts pour la France.



Le pèlerinage à la statue de Lille, encore occupée.



Un détachement de soldats français, avec le drapeau décoré.



La section de mitrailleurs belges arrive place de la Concorde.



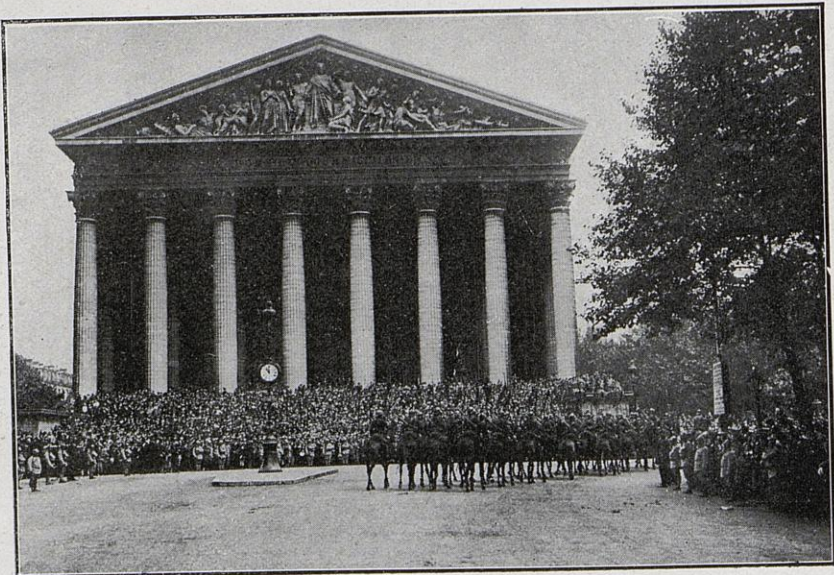
Le contingent annamite défile sur le pont Alexandre III.



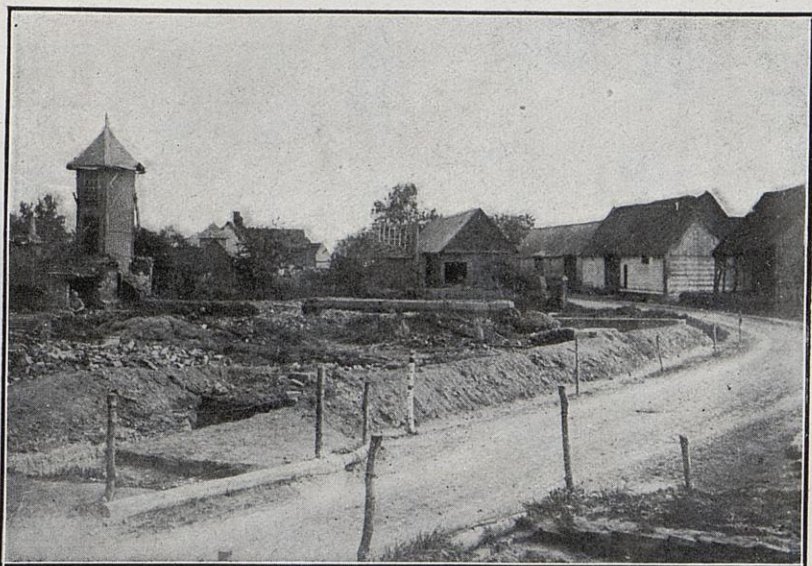
Les Indiens passent devant le Président de la République.



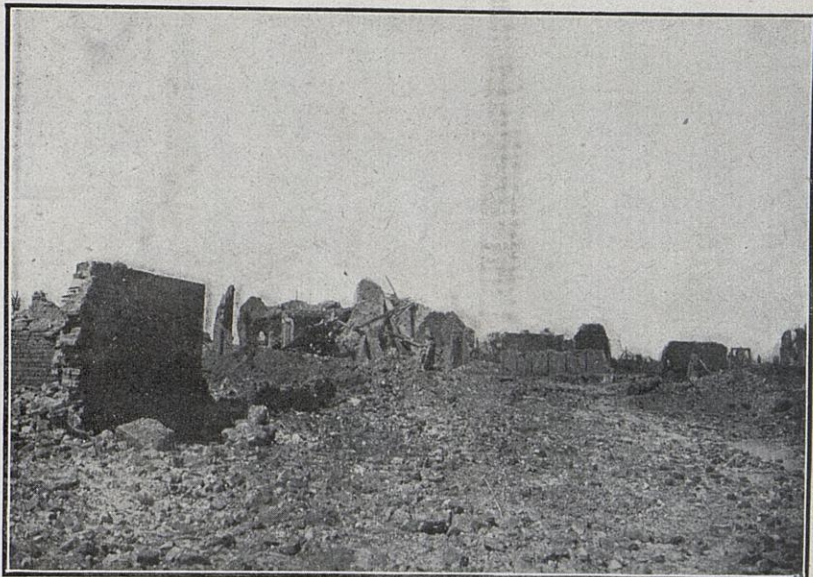
Le contingent russe vu d'un balcon du boulevard.



Les lanciers belges sur la place de la Madeleine.



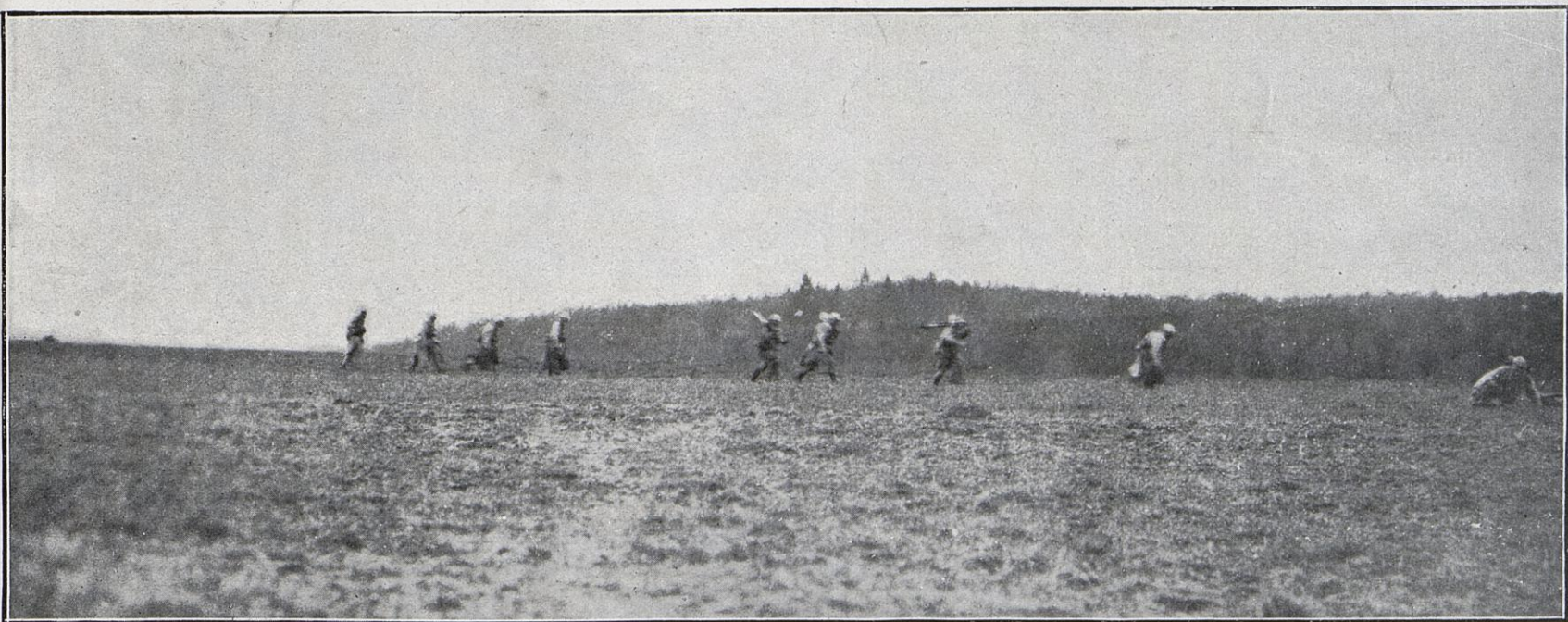
Le village d'Erches, dans la Somme, dont nos héroïques soldats ont conquis les ruines glorieuses.



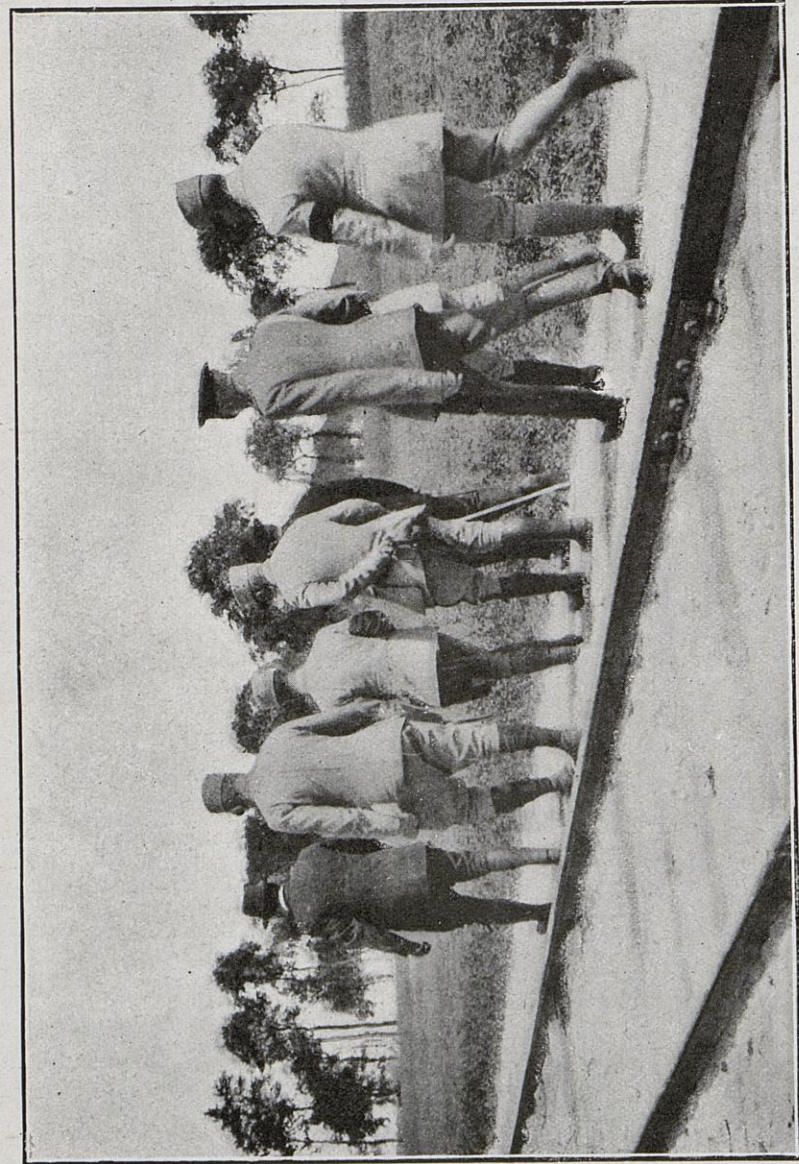
Aspect de Dompiere après les sept jours de bombardement qui ont précédé sa réoccupation.



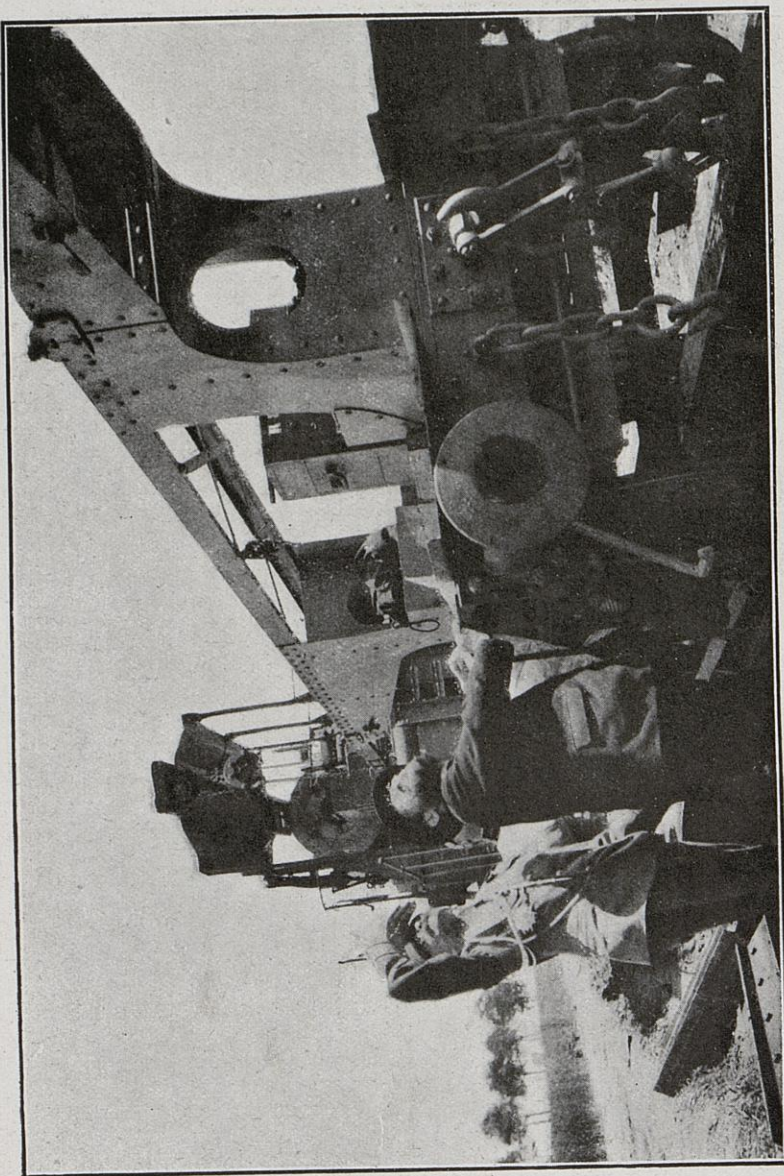
Un poste d'observation dans la Somme, avec abri blindé. Cette photographie a été prise à la lumière des obus, pendant le bombardement.



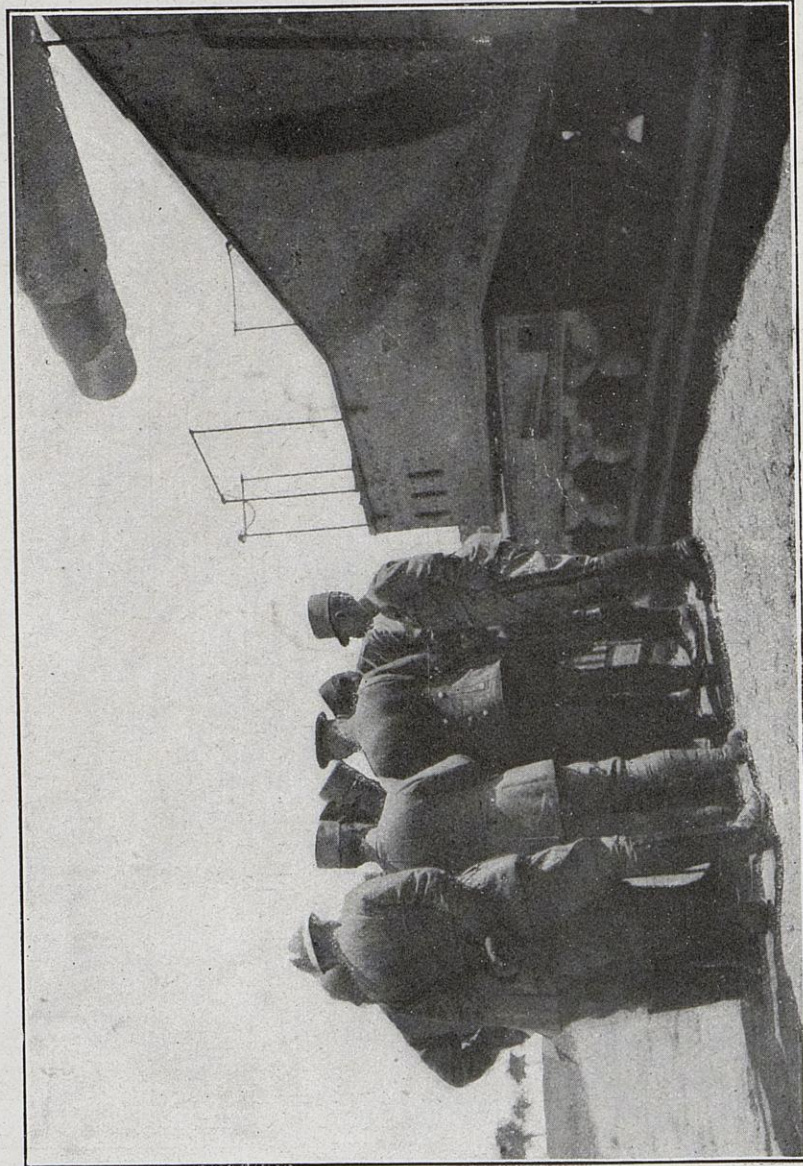
Une patrouille française en reconnaissance dans la Somme au point de raccordement de nos lignes avec celles de l'armée anglaise.
SUR LE FRONT FRANÇAIS DANS LA SOMME



Le Ministre français des munitions, accompagné du général russe Bélaïeff, du général Vincent du Portal, du général Cossart et du lieutenant-colonel Potier se dirige vers les ruines du village de Dompierre reconquis.

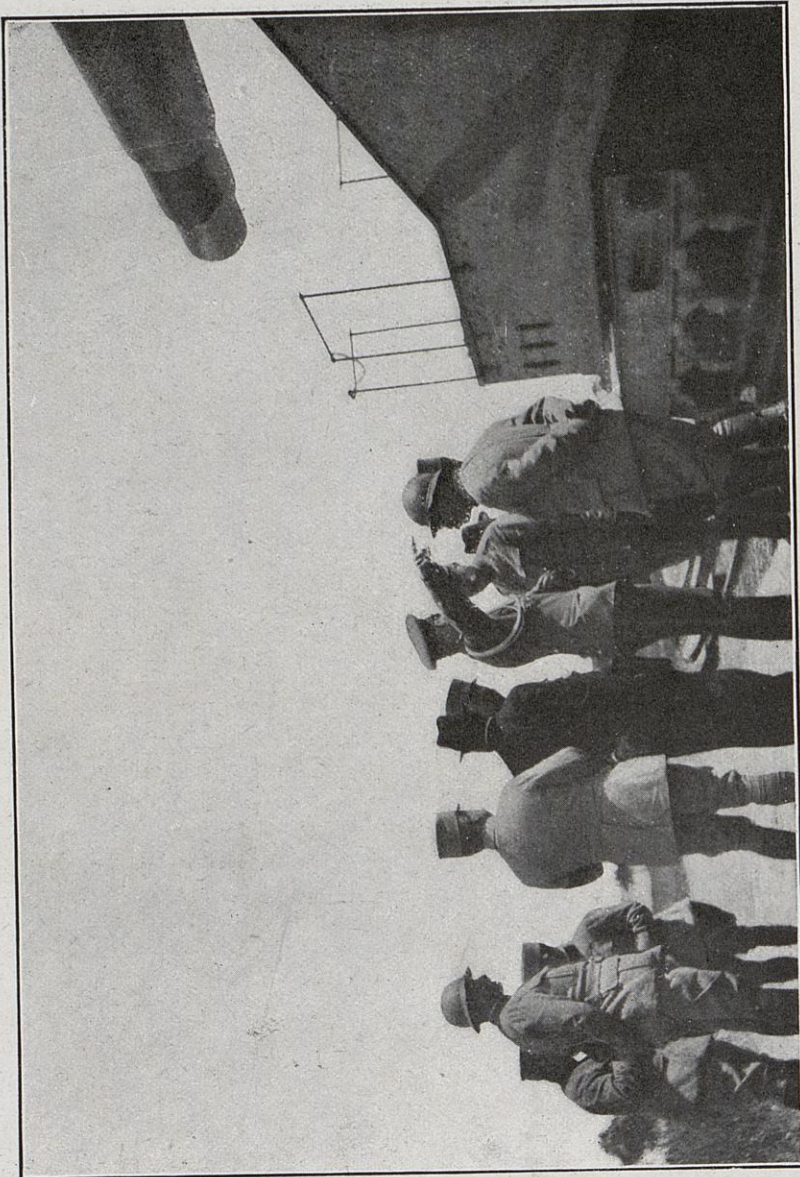


Près d'une pièce de gros calibre qu'ils sont en train d'examiner, M. Albert Thomas et le général Bélaïeff suivent les exercices d'une de nos escadrilles d'avions qui fait bonne garde dans l'air.



Le général Bélaïeff se fait donner sur la manœuvre de nos grosses pièces d'artillerie des explications détaillées qui intéressent apparemment tous les assistants.

M. ALBERT THOMAS, ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉRAL BÉLAÏEFF, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR RUSSE, VISITE LE FRONT DE LA SOMME



Un obus vient d'être lancé; le Ministre et les généraux présents repèrent sur la carte le point où il a dû tomber et produire les formidables ravages que les boches redoutent.



EN ALSACE, PRÈS DE DANNEMARIE. — Ce nom a reparu ces jours-ci dans les communiqués... C'est le moment de montrer ce coin de nos lignes en Alsace reconquise. Quoi de plus émouvant que ce Christ, que deux années de bombardement ont respecté et qui étend sur nos tranchées, entre deux arbres, ses bras protecteurs et décharnés, la fortune de la guerre a moins épargnés, ses bras protecteurs et décharnés ? L'Alsace aussi a son martyre.

LA BUTTE MAUDITE (1)

Août, 1915.

C'était une butte comme toutes les buttes de Meuse, bien carrée, bien verte, bien touffue : elle apparaissait à l'extrémité de la plaine comme un parallélogramme de géométrie enfantine, un parallélogramme sur lequel on aurait planté des sapins. Quelques sentiers la côtoyaient et quelques bûcherons foulaient les sentiers. C'était une butte bien paisible, bien morne, bien silencieuse...

Et puis la guerre est venue. Avec la guerre sont arrivés les stratèges. Et les stratèges ont décidé que cette butte avait une importance capitale. Les Allemands l'occupaient : on les en délogea en ouvrant sur eux, un matin de février, une trombe de fer et de feu... Cependant, les Allemands s'agrippèrent à un des flancs de la butte : ils y sont encore accrochés, tandis que les Français sont sur l'autre flanc. Et depuis six mois, de jour, de nuit, c'est, par-dessus le sommet, une lutte incessante de grenades, de bombes, d'obus ; c'est une empoignade héroïque et atroce, telle qu'aucune guerre n'en vit jamais ; c'est un corps-à-corps monstrueux où aucun des deux athlètes ne cède un pouce de terrain ; c'est un ruisseau de sang qui coule, ininterrompu, sur chaque versant, sang boche sur le versant sud, sang français sur le versant nord.

Les deux pentes de la butte ont été tellement râlées par la mitraille qu'elles n'ont plus un arbre, plus un buisson, plus une touffe d'herbe ; elles se dressent dans leur nudité sinistre et terreuse et semblent crier aux hommes de la plaine : « Regardez tous, ici a passé le fléau de Dieu ! » ; elles sont bosselées, ravinées, crevassées par les explosions de mines ; elles sont parsemées d'énormes entonnoirs où s'abritent les combattants ; elles sont couvertes de la fumée incessante des projectiles qui continuent de les labourer.

Quant à la crête, elle n'est à personne : elle est aux cadavres qui la recouvrent. La crête a cessé d'être un champ de bataille pour devenir un charnier.

Combien d'hommes sont tombés là ? On ne le saura jamais, et les chiffres les plus terribles, les plus fantastiques tombent des lèvres de ceux qui redescendent de là-haut... Dix mille, seize mille, vingt mille, on ne sait plus... Mais ce qu'on sait, c'est que les morts sont toujours là. Ils forment le parapet par-dessus lequel se battent les vivants. Ils pourrissent au soleil comme à la pluie ; et le vent, selon qu'il souffle de l'ouest ou de l'est, abat sur les Allemands ou sur les Français l'odeur effroyable de toute cette chair décomposée. Ils roulent pêle-mêle avec la terre lorsqu'un orage cause un éboulement, et malheur à ceux qui, la nuit, viennent à glisser dans les sentiers ou les boyaux : ils croient trébucher contre une pierre et c'est un crâne que heurte leur pied ; ils pensent s'accrocher à une branche d'arbre, et c'est le bras d'un cadavre qu'ils saisissent !...

Cependant, à l'ombre de ce charnier humain, en bordure de ce cloaque sanglant, de petits soldats français vont, viennent, dorment, mangent depuis des semaines et des semaines. La hideur du spectacle, la puanteur de l'atmosphère, le vis-à-vis tragique de la mort n'ont pas de prise sur leur âme, sur leur courage, sur leurs nerfs. Ils ne sont ni moins gais, ni moins confiants que les autres. Et le soir, lorsque le soleil vient ajouter la pourpre de ses rayons à tout le sang épanché sur la butte, ils chantent, du fond de leur ossuaire, des chansons d'amour très douces... C'est le spectacle le plus souverainement beau que j'ai vu dans cette guerre, c'est l'exemple le plus magnifiquement émouvant de ce que peut le sacrifice à la patrie.

L'autre jour, dans un village de repos du voisinage, je rencontrai le soldat d'un des bataillons qui campent sur le charnier. C'était un enfant de vingt ans qui s'en allait, une fleur à la boutonnière, en sifflant un air de gavroche. Il respirait une telle joie que je l'interpellai.

— Tu as l'air rudement content...

— J'ai une permission, m'expliqua-t-il, et dans huit jours j'irai au pays embrasser ma mère. Auparavant, il faut que j'aie pris la tranche aux...

Il prononça le nom de la butte maudite. Et comme je ne pouvais réprimer un mouvement :

— Oh ! fit-il, j'y vais de bien bon cœur.

Il me dit comment il s'appelait et m'énuméra sa compagnie. Le hasard voulut que, justement huit jours plus tard, je rencontrasse un de ses officiers. Je m'informai de lui.

— Un tel ?... Il a été tué avant-hier aux...

Et mon camarade ajouta, la voix basse :

— Il est tombé à côté de moi, frappé d'une balle en pleine poitrine, et, de suite, il agonisa. Comme je le caressais doucement en lui passant la main sur le front et que je lui disais : « Du courage, mon petit, du courage... », il me répondit dans un murmure : « Oh ! c'est de bien bon cœur que je meurs !... »

La même phrase, les mêmes mots que j'avais entendus. Les mêmes mots, la même phrase qu'on peut entendre partout. C'est de bien bon cœur qu'on va sur le charnier — et qu'on y reste !

STÉPHANE LAUZANNE.

(1) Extrait inédit des « Notes d'un combattant » qui vont paraître en librairie.



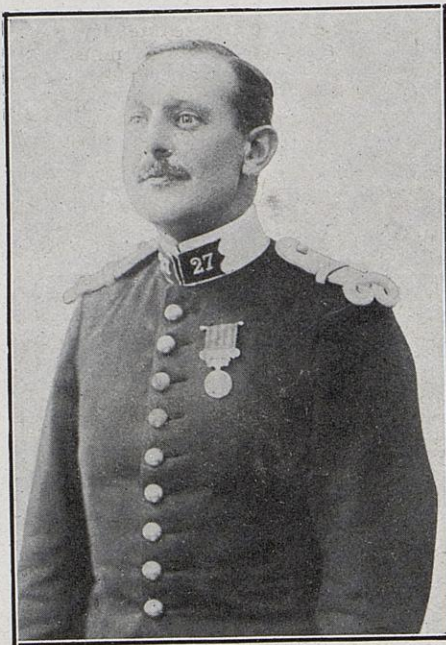
M. Anatole France quitte le Palais de l'Institut, le 13 juillet dernier.

Le célèbre auteur de *L'Orme du Mail* qui, s'étant abstenu depuis plusieurs années de prendre part aux travaux de l'Académie, s'est décidé à franchir de nouveau le seuil de l'Institut.

Son retour à la date du 13 juillet, a donné lieu à une manifestation

des plus flatteuses pour le maître des Lettres françaises, qui est l'un de ses membres auxquels l'illustre compagnie emprunte le plus d'éclat.

M. Anatole France tint à rester jusqu'à la fin de la séance et se retira le dernier, en compagnie de M. Marcel Prévost.



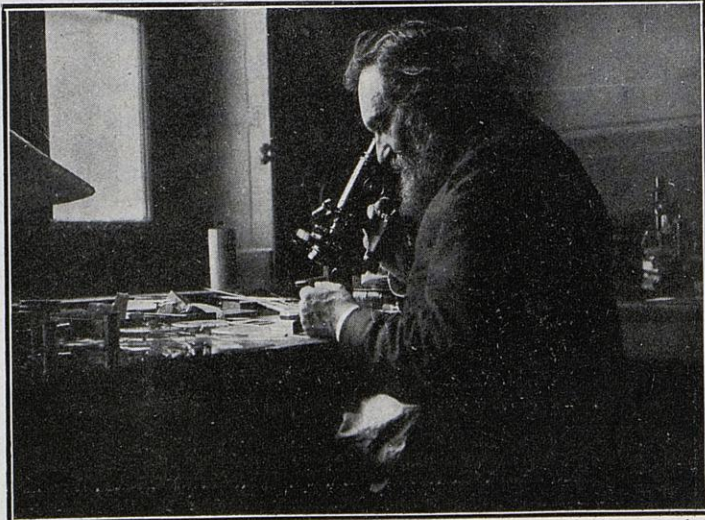
(A. Manuel.)

M. le duc de Rohan, mort à l'ennemi le 15 juillet.

L'illustre savant qui fut le disciple et le continuateur de notre Pasteur, vient de succomber aux suites d'une longue maladie.

Son œuvre scientifique est considérable, depuis les débuts de sa carrière à Pétersbourg et à Odessa, qui révélèrent un chef d'école, prodigieux en idées nouvelles. Lors-

qu'il vint à Paris, ses travaux d'embryogénie corroborant ceux que Pasteur et ses collaborateurs venaient justement de publier, on s'explique de quel intérêt fut son entrée au Laboratoire. Le prix Nobel avait été attribué à Metchnikoff, en 1908. Il était commandeur de la Légion d'honneur.



Le professeur Metchnikoff, mort le 15 juillet,

CONSERVATOIRE

CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Déclamation lyrique et chant.

Le concours de déclamation lyrique n'est, pour sa première année d'existence, que le groupement des deux concours auparavant dénommés d'opéra et d'opéra-comique, on entend les mêmes scènes choisies dans les mêmes pièces du répertoire, mais, aujourd'hui, les deux genres s'affrontent directement, et l'on constate qu'ils sont parfaitement capables de le faire, présentant chacun les qualités qui sont nôtres, la grâce, l'élégance, la netteté, une inspiration au moins appropriée au sujet, une science discrète et souple.

Ces qualités demeurent solides et visibles, qu'elles s'exercent dans le dramatique ou dans le comique, elles n'ont eu de tendance à disparaître, tout au moins à s'affaiblir, qu'aux époques où, avant la clarté, l'on a voulu faire passer la recherche tantôt des agréments vocaux, tantôt des difficultés instrumentales et des complications laborieuses. On admet aujourd'hui qu'il est d'importance égale d'être prêt à émouvoir les spectateurs ou à les faire sourire ; ce simple fait est significatif, il reconnaît à notre passé une certaine unité sur laquelle nos compositeurs pourront s'appuyer pour franchir glorieusement l'étape prochaine, et, ayant achevé de dépouiller toute influence étrangère directe, donner à notre art musical français une forme tout à fait personnelle et propre à notre race.

De ce groupement est né un autre avantage ; grâce à lui, il n'y a plus qu'une audition par élève, ce qui représente beaucoup de temps gagné pour tout le monde.

Deux premiers prix signalent, l'un, à l'unanimité, M^{lle} Clavel, lauréate l'an dernier de deux seconds prix et aujourd'hui tout à fait maîtresse de son art ; l'autre, M^{lle} Mireille Berthon qui n'a obtenu en chant qu'un premier accessit, mais a fait entendre dans *Thaïs* une voix égale, et de jolies notes élevées ; elle a de beaux bras, une démarche aisée et harmonieuse ; ce sont de précieux dons pour le théâtre.

M^{lle} Francesca que deux seconds prix récompensent sans excès est fort intéressante : sa voix est pure, son accentuation juste. Elle est en scène, c'est-à-dire intelligemment occupée de ce que son personnage dit et pense.

Puis vient un déluge de seconds prix, desquels il faut tirer ceux de M^{lles} Laval et Goerlich, parce que chacune d'elles a obtenu aussi un premier prix de chant. M^{lle} Laval est intelligente, elle a fait preuve d'autorité et de style dans l'air difficile de la Loreley ; elle paraît opiniâtre, cela lui permettra de corriger de méchants défauts de prononciation. M^{lle} Goerlich s'est vouée aux airs légers, si difficiles qu'il n'est pas possible de les souligner d'aucun geste ; elle paraît ignorer que, dans l'art lyrique, le chant n'est pas tout, et elle n'a pas à un degré suffisant le charme et la justesse qui permettent à certaines de ses devancières de se donner cette illusion et de nous la faire partager. Bien d'autres, qui n'avaient fait preuve d'aucune qualité scénique, ont eu des premiers prix d'opéra-comique et n'ont plus jamais fait parler d'elles ; leur exemple fournit un des meilleurs arguments qui militent en faveur du nouveau concours.

La place nous étant mesurée avec une parcimonie plus que naturelle, nous devons nous contenter de dire que l'ensemble des concours féminins a été d'une bonne moyenne, et que de nombreuses récompenses ont été distribuées avec générosité, non sans justice.

Les hommes étaient extrêmement peu nombreux, trois au chant, un seul en déclamation ; il fallut demander des concours, ce qui nous valut, entre autres, d'entendre la belle voix de M. Fontaine, de revoir M. Alcover, aussi dévoué qu'il l'avait été en tragédie, et de constater l'ardeur et l'intelligence d'un don José en uniforme français, ayant au bras le chevron qui indique une année de présence au front.

Marcel FOURNIER.



M. Bark, Ministre des finances russes, visite avec le général Mikelson, nos usines du Creusot et se rend compte de l'immense effort réalisé par nous pour créer notre matériel de guerre.



S. E. le Ministre des finances russes, accompagné du général Bélaïeff et du colonel Svedasky, assiste au Creusot au montage de quelques pièces d'artillerie. (Clichés communiqués par la Maison Kodak.)

LE MINISTRE DES FINANCES DE RUSSIE. A PARIS

Par deux fois au cours de l'année 1915, le ministre des Finances de Russie est venu se concerter à Paris et à Londres avec ses collègues de France et d'Angleterre, pour assurer, sur le terrain économique et financier, l'entente déjà conclue sur le terrain militaire.

Cette dernière a déjà donné des résultats qui frappent les moins clairvoyants ; l'autre en produira bientôt d'aussi féconds.

Une prochaine conférence doit réunir à ce sujet les secrétaires d'Etat des quatre grandes puissances alliées ; c'est pour la préparer que M. Bark vient de revenir à Paris.

Il a bien voulu nous faire un exposé de la situation en Russie, des mesures prises, de celles qui restent à prendre, et des immenses perspectives qui s'ouvrent.

L'Empire de Russie se trouve en face d'un triple problème, d'un triple *trou* creusé dans le budget, par suite des circonstances suivantes :

1° La suppression absolue de la vente de l'alcool de consommation. Cette mesure qui s'imposait, comme elle s'imposera partout, petit à petit, enlevait à l'Etat le tiers de ses recettes totales annuelles ;

2° Les dépenses extraordinaires de guerre, comprenant non seulement l'entretien des armées, la construction du matériel de guerre, la fabrication intensive des munitions, mais encore le paiement des allocations et indemnités des intérêts des emprunts contractés en vue de cette guerre même ;

3° L'interruption de l'exportation, par suite de la fermeture du détroit des Dardanelles et des difficultés rencontrées dans la mer Baltique, forçant le transit maritime à s'effectuer par la mer Blanche, par Vladivostok, par la Suède et la Norvège, à des conditions très onéreuses : comme conséquence, la désorganisation, la perturbation du change.

Tels sont les fardeaux qui pèsent à la fois sur les épaules de M. Bark et dont il ne cherche pas à dissimuler le poids.

Comment la Russie supportera-t-elle ce poids ? L'interdiction de l'alcool est un bienfait tel que l'accroissement et l'efficacité de la main-d'œuvre ont, par le produit de taxes nouvelles, comblé le déficit des droits. Bien plus, les recettes des cinq premiers mois de 1916 ont accusé une plus-value de 375 millions sur la période correspondante de 1915 ; en outre, les Caisses d'Epargne ont vu le nombre de leurs dépôts s'augmenter dans des proportions inconnues. Pendant les quatre premiers mois de 1916, ces dépôts ont progressé de 380 millions de roubles sur la période correspondante de 1915, de 612 millions sur celle de 1914. Le total des dépôts est de 3 milliards 731 millions, dont un quart est placé en titres appartenant aux déposants ; de même les dépôts dans les banques, dans les diverses institutions de crédit, ont augmenté. C'est le critérium de la prospérité publique. Certaines branches de commerce et d'industrie

étant forcément arrêtées, on constate une légère diminution sur les opérations d'escompte, mais il ne faut pas perdre de vue que les fabriques, les ateliers, les usines qui y donnaient lieu travaillent



S. E. M. Bark, Ministre des finances de Russie actuellement en France.

aujourd'hui pour la défense nationale, et sont en plein essor. Les bénéfices des entreprises minières, métallurgiques, houillères, textile, sont en progression marquée. Elles ont distribué des dividendes plus élevés, en même temps qu'elles amélioraient leur situation de trésorerie et leurs amortissements.

N'a-t-on pas vu, au dernier emprunt, les basses classes, les couches profondes de l'épargne populaire fournir des souscriptions par centaines de millions de roubles ?

En résumé, le double déficit que devaient creuser, d'une part la suppression des droits sur l'alcool, d'autre part les dépenses extraordinaires de guerre, se trouve comblé largement par la plus-value de la main-d'œuvre, par l'épargne, que le peuple russe n'hésite pas à mettre à la disposition de la Patrie, à tel point que les allocations font retour en grande partie à la main qui les donne, enfin par les emprunts de dix milliards de roubles entièrement souscrits à l'intérieur.

La Russie s'est donc jusque-là suffi à elle-même. Mais en ce qui concerne les difficultés des exportations et la baisse du change qui en résulte, elle est obligée d'avoir recours à ses alliés, la France et l'Angleterre, pour couvrir cette différence.

Cette perspective n'a rien qui l'effraie.

La guerre, en créant les besoins, a créé les ressources. Ce qui devrait être une cause de gêne devient une source de richesses. La valeur des gages qu'elle offre prend de jour en jour une valeur plus impressionnante.

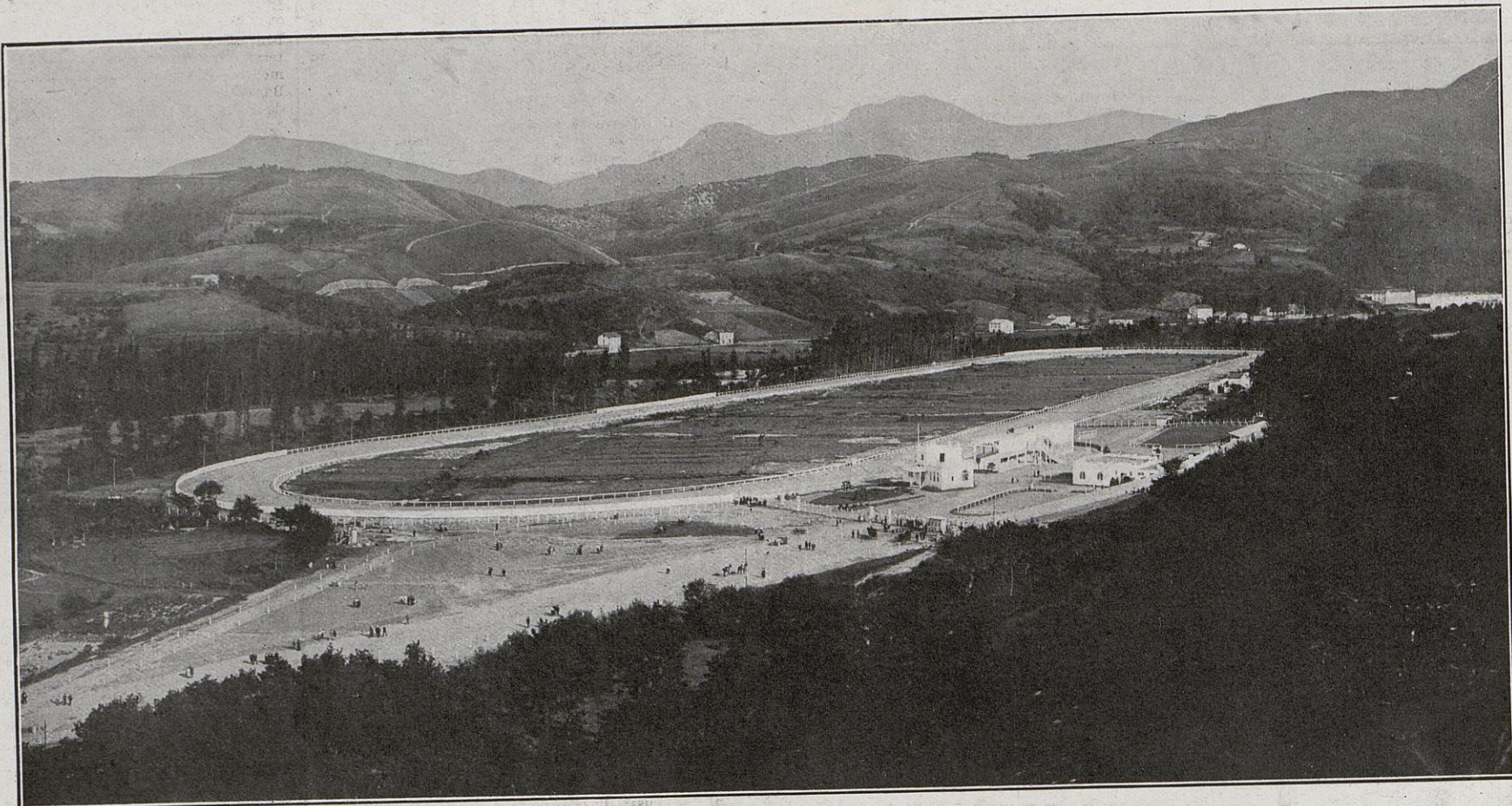
Nul ne sait où s'arrêteront les découvertes dans le sous-sol de la Sibérie ; ne parle-t-on pas, à la dernière heure, d'une société au capital d'un milliard, pour l'exploitation de mines de diamant ?

La fabrication intensive du matériel de guerre a développé en Russie la construction mécanique à ce point qu'on entrevoit, après la paix, une production de machines, d'engins de transport, de matières premières et mi-ouvrées pour l'exportation, dont l'importance était encore insoupçonnée ; le développement des voies ferrées suit le mouvement ascendant. La Russie offre à ses alliés toutes sortes de marchandises dont ils ont besoin. Sans parler des céréales, des œufs, de la viande, du beurre, il faut citer le bois de construction, le bois pour les allumettes, pour la cellulose, le manganèse, le minerai de fer... Tous ces produits n'attendent qu'un signal pour se répandre sur tous les marchés.

Ce signal, ce seront nos vaillantes armées qui vont le donner, par l'offensive victorieuse nettement dessinée, grâce aux moyens efficaces dont elles disposent à l'heure actuelle.

La visite que M. Bark tint à faire au Creusot, et dont il a emporté une impression ineffaçable, aurait fortifié sa conviction, nous disait-il, si elle avait eu besoin de l'être.

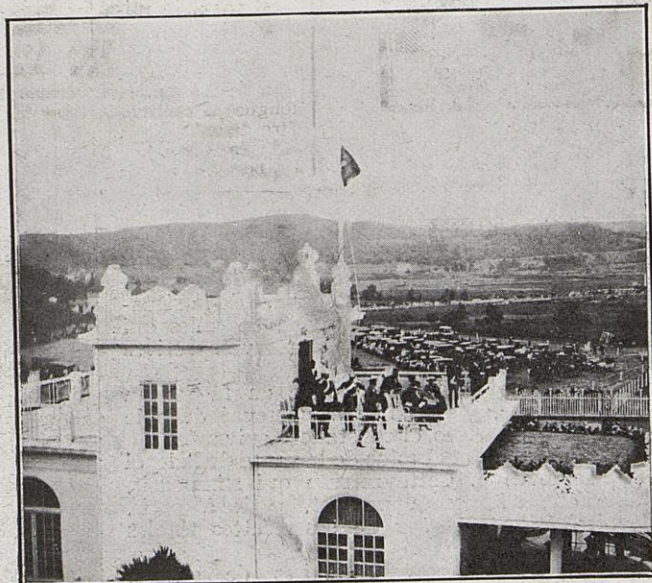
Et notre entretien se terminait par ces paroles, gravées sur la statue de la Liberté éclairant le monde qui se dresse sur un de nos ponts, et dont l'à-propos est saisissant : « La sauvegarde d'une nation n'est pas dans ses trésors ni dans ses armées, mais dans ses amitiés ! »



Vue panoramique du Champ de courses de Saint-Sébastien.



Le roi et la reine Marie-Christine arrivent à l'hippodrome.



S. M. Alphonse XIII sur la terrasse de sa tribune particulière.



Le roi Alphonse dans un groupe de sportsmen



S. M. visite le paddok.
LA SAISON DES COURSES DE SAINT-SÉBASTIEN



Teddy, vainqueur du grand-prix de St-Sébastien.

PRIX DU NUMÉRO :
EN FRANCE
0.60

22 Juillet 1916
N° 3057 → 60^e Année

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Directeurs :
H. DUPUY-MAZUEL et JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général :
ROBERT DESFOSSÉS

La reproduction des matières contenues dans le MONDE ILLUSTRÉ est interdite

les manuscrits et les documents non insérés ne sont pas rendus



ABONNEMENTS

FRANCE
et COLONIES

Un an : 26 fr.
6 mois : 13 fr.
3 mois : 7 fr.

ÉTRANGER

Un an : 36 fr.
6 mois : 19 fr.
3 mois : 10 fr.

Les Abonnés reçoivent sans augmentation de prix tous les suppléments :

ROMANS ■ PIÈCES DE THÉÂTRE ■ NUMÉROS DE NOËL ET DU SALON ■ ETC. ■ ETC.

13, Quai Voltaire, 13
PARIS

TÉLÉPHONE : 1^{re} ligne : Saxe 24-20 — 2^e ligne : Saxe 55-53

CHOCOLAT LOUIT

PRODUITS RECOMMANDÉS

CHOCOLAT-LOUIT, Vanille papier bleu, Santé papier jaune, en tablettes pour la tasse.
 CACAO-LOUIT, en poudre, en boîtes métal illustré.
 CHOCO-LOUIT } Chocolat fondant exquis à croquer.
 CHOCO-LAIT }
 BOUCHÉES-LOUIT, en boîtes, praliné, granité au miel ou en orèmes assorties.
 MADELEINES-LOUIT, à la crème assorties.
 RACACHOU des ENFANTS, en boîtes de 250 gr.
 THÉ SUPÉRIEUR, Importation directe.
 VANILLES en TUBES, des meilleures provenances.
 TAPIOGA-LOUIT, en boîtes de 250 grammes.
 MOUTARDE-DIAPHANE, renommée universelle.
 SARDINES "A LA REINE", préparation supérieure.
 SARDINES "SANS ARÊTES" qualité extra.
 SARDINES "LOUIT", à l'huile et à la tomate.
 ROYANS A LA TARTARE; MAQUEREAUX; THON;
 PURÉE de TOMATES; PETITS POIS; HARICOTS VERTS;
 ASPERGES "PRINCESSE" HUILES et VINAIGRES;
 FRUITS au VINAIGRE et CONDIMENTS DIVERS;
 MIXED-PICKLES; CAPRES; OLIVES; ANCHOIS;
 PIGALLILLI à la MOUTARDE-DIAPHANE.

LOUIT FRÈRES ET C^{IE}
 BORDEAUX (FRANCE)

Villacabras

PROPRIÉTÉ FRANÇAISE

LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE
 DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

Perles Leuret

FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.

Bureaux et Magasins :

94, Boulevard de Sébastopol, PARIS

USINE A NOGENT-SUR-MARNE (Seine)

Les Colliers en PERLES LEURET sont les seuls pouvant supporter la comparaison avec les perles fines, car ils ont un Orient inimitable.

Le Collier parfait monture argent 4.50
 Le Collier extra monture argent 7.50
 Le Collier extra monture or... 15.50

Urétrites

PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement

Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine
 par le Professeur LASSADATIE, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'Ecole de Médecine navale.

Labor. de l'URODONAL, 2^{bis}, R. de Valenciennes, Paris.
 1/2 Boîte : fr. 6 fr.; Grande Boîte : 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

Nous prions instamment nos abonnés de toujours joindre une des dernières bandes à leurs demandes de renouvellement, de changement d'adresse ou à leurs réclamations.

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

SAUVEZ VOS CHEVEUX Par le PÉTROLE HAHN

En Vente dans le Monde Entier. F. VIBERT, Fabricant, LYON

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



Le Boche

— Je veux rester en France; on y bouffe...



L'Austroboche.

— Nous voilà plus de deux cent cinquante mille hors de danger.



Le Bulgaro-boche.

— Ça me dispense de « voler au secours des Hongrois ».



Le Turco-boche.

— J'aime mieux être prisonnier du Tsar que du Kaiser.

PRISONNIERS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES
 MAISONS de fournitures photographiques.
 Exiger la marque.

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

10, RUE HALÉVY
 (OPÉRA).

Demander notice
 25, rue Mélingue
 PARIS.



PHOSPHATINE FALIÈRES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général : 6, rue de la Tacherie, PARIS

Coaltar Saponiné Le Beuf

antiseptique, détersif

ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le COALTAR LE BEUF, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toiletté. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : Ferd. LE BEUF, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
 SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

DEMANDEZ LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité: Marque Or. 2^{me} Qualité: Marquerouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros: La Touriste, Paris.

PÂTES ET FARINES SPÉCIALES
BOUSQUIN POUR LES ENFANTS
LES ESTOMACS DÉLICATS
LES DIABÉTIQUES, etc.

AVARIE GUÉRISON DÉFINITIVE
SÉRIEUSE, sans rechûte possible par les
COMPRIMÉS de GIBERT
606 absorbable sans piqûre
Traitement facile et discret même en voyage.
Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 franco contre mandat
(nous n'expédions pas contre remboursement)
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE

CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par le
TOPIQUE des CHARTREUX
Frédéric MOREAU
CLISSON (Loire-Inf.)

VITTEL
"GRANDE
SOURCE,"
EAU de TABLE et de RÉGIME
des ARTHRITIQUES



CHOCOLAT LOMBART



EAU DE LECHELLE
Arrête les PERTES CRACHEMENTS de
SANG. HÉMORRHAGIES INTESTINALES
DYSSENTERIES etc. Flacon 5 Fr. Franco
PARIS - PH^{ie} SEGUIN-165 R. SAINT-HONORÉ

Nouvelle **MONTRE-BRACELET**



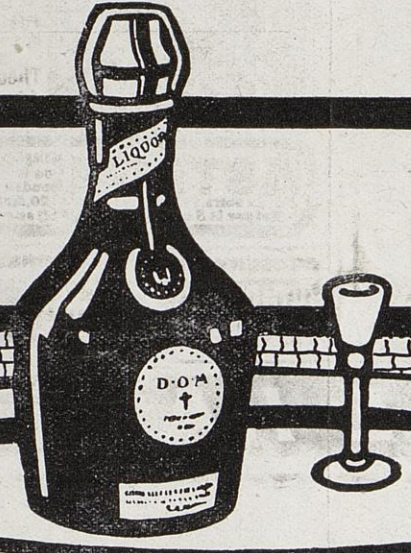
FERMETURE AUTOMATIQUE
Mouvement chronométrique à ancre,
15 rubis, garanti 10 ans. Se fait en
métal et argent uni ou sujets relief.
MONTRE-BRACELET réclame
vendue prix de fabrique,
cadran heures lumineuses,
Garantie 5 ans.
VERRE GARANTI INCASSABLE
Grand choix de Montres et Bijoux
d'actualité. Montres pour aveugles.
Montres-Réveils, etc.
Demandez le Catalogue illustré au
G^d COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
19, Rue de Belfort, à BESANCON (Doubs).

A. HERZOG 41, rue de
Châteaudun
PARIS

possède le plus grand choix d'occasions en
OBJETS D'ART, MEUBLES, TABLEAUX
anciens et modernes.

(Des conditions spéciales seront faites à tous les
Clients se réclamant du Monde Illustré.)

LIQUEUR



BÉNÉDICTINE

Tous les Poilus demandent
une **MONTRE-BRACELET**
qui donne l'heure exacte
et soit visible dans la nuit

Envoyez-lui
une



OMEGA
LUMINEUSE
au radium

avec Bracelet en peau de porc

ARGENT, depuis . . . 72 Fr.
NICKEL, depuis . . . 61 Fr.

Se fait également avec cadran
non lumineux aux prix suivants :

ARGENT, depuis . . . 63 Fr.
NICKEL, depuis . . . 52 Fr.

La montre **"OMEGA"**

est en vente chez les meilleurs horlogers

ET CHEZ

KIRBY, BEARD & C^o, L^d
5, rue Auber PARIS

Sur demande
CATALOGUE N^o
gratuit et franco.

MAXIMA ACHÈTE AU
Bijoux

MAXIMA Antiquités

MAXIMA Objets d'Art

MAXIMA Autos

Transféré : 3, RUE TAITBOUT (1^{er} Étage)

MAXIMUM

GERMANDRÉE
EN POUDRE
EN FEUILLES
EN CRÈME

SECRET DE BEAUTÉ
Poudre pour embellir et protéger le visage
Crème pour soigner et adoucir la peau
Feuilles réunissant les précédents sous forme pratique
Parfum idéal - Adhérence absolue
HYGIÈNE & BEAUTÉ
Médaille d'Or Exposition Universelle Paris 1900 - Maison fondée en 1812
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne

Soins de la Peau
CRÈME SIMON
Talisman de beauté

Première marque Française
POUDRE et SAVON

ALCOOL de MENTHE
DE RICQLÈS
assainit la bouche
conserve les dents
guérit les indigestions
préserve des épidémies
C'est le seul véritable
ALCOOL de MENTHE

Soignez vos Convalescents
Sustentez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis
Par le **VIN AROUD**
VIANDE - QUINA - FER
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

ANIODOL
LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE - NON TOXIQUE, NON CAUSTIQUE
Possède une puissance anti-microbienne 2 fois et demie plus grande que le sublimé, suivant l'analyse faite par M. FOUARD, Chimiste de l'Institut Pasteur.
PRÉVIENT et GUÉRIT toutes les MALADIES INFECTIEUSES et CONTAGIEUSES
ANIODOL EXTERNE USAGE : Dans la toilette quotidienne est reconnu par tous les Médecins comme le plus grand préservatif et le curatif certain des maladies de la femme : Métrites, Pertes, Cancers, etc. Maladies des yeux : Ophthalmies, Conjonctivites. Dans les maladies de la peau : Herpès, Eczéma, Ulcères, Furoncles, Anthrax, Coupures, Brûlures, Piqures d'insecte, quelques lavages à l'ANIODOL calment la douleur, empêchent l'infection, activent la cicatrisation.
DOSE : 1 à 2 cuillerées à soupe dans un litre d'eau.
ANIODOL INTERNE C'est le désinfectant interne le plus puissant. On l'utilise avec succès en gargarisme, dans les cas d'Angines et à l'intérieur dans Grippe, Bronchite, Fièvre typhoïde, Fièvres éruptives et paludéennes, Tuberculose. Il guérit les fermentations du tube gastro-intestinal, la Diarrhée verte des nourrissons, l'Entérite simple et mucomembraneuse, la Dysenterie, Constipation. Il met ainsi à l'abri de l'Appendicite qui en est la conséquence.
DOSE : 50 à 100 gouttes par jour dans une tasse d'infusion ou un verre d'eau.
L'ANIODOL, désodorisant parfait se trouve dans toutes les Pharmacies : 3 fr. 25 le flacon pour 20 litres.
Renseignements et Brochures : SOCIÉTÉ de l'ANIODOL, 32, rue des Mathurins, Paris

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT
Recommandé Spécialement aux
CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.
Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS : 8, RUE VIVIENNE, PARIS.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & C^{ie}
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS POUR LES ADULTES
Dans toutes les Pharmacies.
SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & C^{ie}
VENTE EN GROS 8, Rue Vivienne, PARIS.

LIQUEUR Créée en 1815
BRUN-PEROD
VÉRITABLE CHINA-CHINA
VOIRON (1812)

le Lilas
DE RIGAUD
PARFUMEUR
16, RUE DE LA PAIX
PARIS

POUR OBTENIR
Le rendement maximum. La plus grande vitesse.
La sécurité absolue de leur fonctionnement.
les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du
Carburateur ZÉNITH
Société du Carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS, 15, Rue du Débarcadère
Usines et Succursales : PARIS, LYON, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK.
Le siège social, à Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.
ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES

Machines coudre **SINGER**
Siège Social
102, rue Reaumur
PARIS

HERNIE
Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil se recommandant par toutes les sommités médicales.
Supprime les Sous-Cuisses et le Terrible Ressort Dorsal.
ENVOI GRATUIT DU TRAITÉ SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.
MEYRIGNAC, Breveté, 229, r. St-Honoré, Paris (Tailleurs)

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez
l'Aspirine
"Usines du Rhône"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

RHUM ST-JAMES
RHUM des Plantations SAINT-JAMES
Les Plantations St-James doivent leur vaine réputation dans les Antilles à leurs Rhums placés au premier rang par leur finesse et leur arôme.
The St-James Plantations owe to the superior quality of their rhums the old established reputation in which they are held in the West Indies.
SEUL IMPORTATEUR
P. LAMBERT, St-James (Antilles)
ST-PIERRE-MARTINIQUE, PARIS
MARSEILLE, NORD-EST-LOIRE
« St James
ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Adresser tout ce qui concerne cette partie (problèmes, solutions, etc.) à M. Ch. Cornet, au *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

Délaç d'envoi des solutions. — Les solutions, accompagnées du bon ou de la bande d'abonnement, doivent nous parvenir dans la quinzaine qui suit la publication des problèmes.

DEUXIÈME CONCOURS

Ce concours comprendra tous les problèmes qui ont été publiés dans les mois de juillet, août et septembre.

Les devineurs auront à se disputer les 10 prix suivants :

1^{er} Prix : Un colis Louit ;

2^e Prix : Un flacon parfum Luctis de la maison Minot-Boucher ;

3^e Prix : « La Guerre », racontée par l'image d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres. Magnifique plume reliée, illustrée de 20 planches en taille-douce et 30 gravures ;

4^e Prix : 3 volumes à 3 fr. 50 ;

5^e Prix : 2 volumes à 3 fr. 50 ;

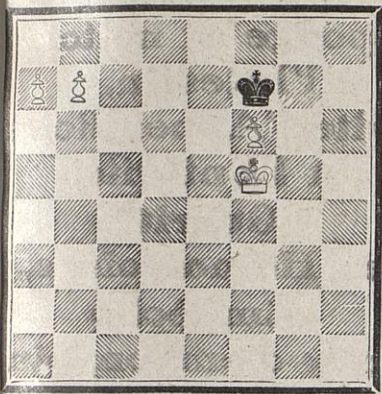
6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e Prix : 1 volume à 3 fr. 50.

Les cinq premiers seront attribués par ordre de mérite aux cinq personnes qui auront envoyé le plus grand nombre de solutions justes des problèmes proposés dans le courant du trimestre.

Les cinq autres seront tirés au sort entre tous les solutionnistes non lauréats qui auront envoyé au moins dix solutions justes pendant la durée du concours.

12. — ECHECS

NOIRS : 1.



BLANCS : 4.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

13. — CHARADE
par Syp, à Nantes.

Mon tout aussi bien que ma queue
A des dents, mais non pas ma tête.
Pourant, quoique bête en ma queue
Je le suis aussi par ma tête.
Parfois on fuit devant ma queue,
On fuit aussi devant ma tête.
Plus d'un matou mange ma queue,
Plus d'un poisson mange ma tête.
Moi, qui déteste tête et queue
De mon tout j'adore la tête.
Mais un beau jour, moi, tête et queue
Nous serons mangés par ma tête.

14. — DEUX ANAGRAMMES

I
Pillage ou vol fait avec violence
Ou récipient dont on... tourmente l'anse.

II
C'est un problème angoissant pour les hommes
Et c'est aussi la meilleure des pommes.

15. — HOMONYMES

Un célèbre empereur romain
S'il faut en croire l'historien.
Ensuite un meuble fort utile :
Cherchez, ce n'est pas difficile.

16. — MOTS DÉCROISSANTS

Pour parcourir, lecteur, l'échelle décroissante
Des mots que tu dois rechercher,
Pour en effectuer la descente,

C'est le troisième pied que tu dois retrancher.
Le premier de ces mots est, d'après Lacépède

Un animal sauvage, un poilu quadrupède,
Mammifère rongeur

Et de grise couleur :

C'est le type cité pour sa courte mémoire.

Le second peut parfois n'être qu'affreux grimoire,
Pour celui qui s'en sert et ne sait pas le trois.

Mon quatre est un dépôt, un résidu je crois.

Mon cinq, pour mettre fin à la nomenclature,
Dans un pays lointain a servi de mesure.

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS

du 3 Juin 1916.

21. — 1. — T 4 T D à 4 D 1. — F pr T
2. — P 4 R éch. et mat.
22. — Daine, laine, faine, naine, haïne, saïne, gaine,
raïne, Maine, vaine, Taine, Paine.
23. — Trop par les nuits.
24. — Maharbal, Abraham.
25. — Bar — biche. — Barbiche.
26. —
AS TRA CAN
TRA VIA TA
CAN TA TE
27. — La mémoire, comme les livres qui restent
longtemps renfermés, dans la poussière demande à
être déroulée de temps en temps ; il faut, pour ainsi
dire, en secouer les feuillets afin de la trouver en état
au besoin.

28. —

IENA
EMOI
NOEL
AILE

29. — C'est à propos de la comédie *l'Embarras des Richesses* de Soulas d'Allainval, tombée à plat, que cette épigramme fut composée.

30. — Cet ordre fut institué par la duchesse du Maine lorsqu'elle tenait sa cour à Sceaux en 1703.

SOLUTIONS JUSTES

Tout. — Marroy, à Marseille.

Neuf solutions. — Rothomago ; Evacuée, à Saint-Denis ; Frise Poulet ; Paul Descoutures ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Roméo et Toto.

Huit solutions. — Un Rural, à Bourg-en-Bresse ; Ali Ben Hamid ; Un poilu sans-souci.

Sept solutions. — H. Thourel, à Epinay-sur-Orge ; Café de la Place d'Armes, à Roanne ; K. K. O.

Six solutions. — Serengil, à Carcassonne ; M^{me} Fondeur, à Rueil ; E. Francoulon, à Castelmoron ; A. Bahut ; Le Pérot de Nini et de Kiki ; L'Œdipe du Café de l'Univers, au Mans ; M^{me} I. Philibert, à Millery ; Xavier Davel ; Bertrand et Raton.

Cinq solutions. — Le Vitte, à Montoux ; Gaston, Simone et Marthou ; Laurette et son cousin.

Quatre solutions. — Marise, à Aix-les-Bains ; Calypso ; Nénette ; Les 2 Rupins du Café Lacave, à Lyon ; La mamie de Simone et Odette ; Marius, Hôtel du Commerce, à Chambéry ; M^{me} Morfred, à Clisson ; M^{me} H. Pons, à Gaillac ; J. Rivet, à Blida.

Trois solutions. — Nymphy ; Machicoulis ; Nevers.

Deux solutions. — M^{me} J. Fonvieille, au Vésinet.

Une solution. — Adjudant ; A. Devaux, à Avignon ; Café Henri II, à Fontainebleau.

PETITE CORRESPONDANCE

A plusieurs. — Nous prenons bonne note de vos desiderata et nous en tiendrons compte dans la mesure du possible.

Aux solutionnistes. — Envoyez les solutions tout simplement, sans transcrire les énoncés, et sur une seule feuille pour chaque numéro du journal. Il ne faut pas confondre ceux qui envoient des problèmes et ceux qui envoient des réponses.

Ch. CORNET.

SOLUTION DU RÉBUS DU 17 JUIN

Arrêtés dans les défilés italiens, les Autrichiens n'ont pas réussi, du côté russe, à mettre un terme aux piles.

Arrête aidant les dés — fil et I tas lient r — laid
ZOT rit — chien — nom — Paré — U scie duc OT
russe — A maie — train — terme — eau — pile.

Réponses reçues :

L'Œdipe du Café de l'Univers, au Mans ; Le Pérot de Nini et de Kiki ; Savy, à Marseille ; Thourel, à Epinay-sur-Orge ; Lequeux, Café de la Rotonde, à Dijon ; Jane Reganem ; Le Devin d'Agonges ; Un Targuet de Marvejols ; Le Lapin de Montroy ; A. Bahut ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Cercle des Beaux-Arts, à Nantes ; Serengil, à Carcassonne ; Le Vitte, à Montoux ; Emile Francoulon, à Castelmoron ; Le Riche Apéritif du Café de Paris, à Valence ; Bous-

selin, Café Picard, à Auxerre (pile au lieu de flanc).
La Déesse du Cinquième ; O. Eguin, à Pontivy (à un mot près) ; Laie rame au lit du Café Paré, à Banyuls des Aspres ; Café de la Place d'Armes, à Roanne ; Bizibi II, en Argonne ; Les Œdipes du Coq Hardi, à Toulon ; Boiss à Beaumes de Venise ; Ribère, à Elne ; Brasserie Lorraine, à Alger ; Paul Descoutures, 47^e territorial ; Bébé Maréchal des Logis Corbinau, Calmédon (à un mot près) ; Café Gouzes, à Laurens ; Barbès, Café Justafre, à Cérét ; 2 Echos liés du Café de France, à Tunis.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MEDITERRANÉE

Nouvelle relation de nuit de Paris avec Evian et Chamonix.

La nouvelle relation de nuit qui devait être établie entre Paris, Evian et Chamonix à partir du 12, le sera dès le 9 courant.

Paris, dép. 20 h. 35 ; Evian, arr. 9 h. 35 ; Saint-Gervais, arr. 10 h. 18 ; Chamonix, arr. 11 h. 37.

Lits-salon avec ou sans draps, couchettes Paris-Evian ; lits-salon Paris-Saint-Gervais ; wagon-lits Paris-Bellegarde ; wagon-restaurant Annemasse-Saint-Gervais.

Cette relation n'aura lieu, au départ de Bellegarde, qu'en 1^{re} et 2^e classes, mais les voyageurs de 3^e classe trouveront à cette gare une correspondance qui leur permettra d'arriver :

A Evian, à 10 h. 14 ; à Saint-Gervais, à 11 h. 45 ; à Chamonix, à 13 h. 08.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets de Bains de Mer.

Des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de Bains de Mer, sont délivrés actuellement dans toutes les gares du Réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes :

Sur l'ensemble du Réseau, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant un supplément de 10 o/o par période.

Sur les lignes du Sud-Ouest, des billets à validité réduite :

1^o Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2^o Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié.

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas, 3 jours, 4 jours ou 10 jours.

Récréations en Famille

22 Juillet 1916

Bon à joindre aux solutions.

Les PHARES BLÉRIOT

ont permis les raids les plus fantastiques

Le nouveau catalogue de luxe est paru : 14-16 RUE DURET PARIS

VENI..
VIDI..
VICI..

LAUREYS FINEL GRAY.

JUBOL

laxatif

physiologique

Une purge,
c'est une brosse
en fil de fer.

Ne l'imposez donc
pas à votre intestin.

le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

Communication à
l'Académie de Médecine
de Paris
(10 novembre 1908).

Communication à
l'Académie des Sciences
(14 décembre 1908).



**Vous faites-vous masser avec
une brosse en fil de fer?
Non !...**

L'Opinion médicale :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin, parés par l'abus des drogues, son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent à toutes les époques les inconscients artisans ! »

D^r BREMOND,

de la Faculté de Médecine de Montpellier.

« Le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et de plus on prévient le développement de l'entéocolite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

D^r SALOMON,

de la Faculté de Médecine de Paris.

« Si le médecin peut obtenir que son malade veuille bien avaler sans croquer, chaque soir en se couchant, un ou deux comprimés de Jubol, il peut être assuré que ce dernier ne tardera pas à avoir raison du mauvais état général dont il souffre, parce qu'il parviendra à triompher complètement, par ce moyen, de son « inconscience intestinale », seule cause première, à n'en pas douter, de toutes ses misères. »

D^r THOUVENIN.

« Que ce soit, en majeure partie, par son apport d'extraits biliaries ou plus simplement de façon mécanique, comme évacuant de l'intestin qu'agit le Jubol, peu importe. Le fait capital et certain, c'est qu'il fait cesser cette constipation et l'empêche même de se produire chez les personnes qui en usent fréquemment. A ce point de vue, il constitue certainement un excellent médicament à la fois curatif et préventif de l'affection qui nous occupe. Nombreux seront les patients qui en bénéficieront. »

D^r M. DOSSIN,

assistant à l'Université de Liège.

« Mes observations cliniques, observations répétées, m'ont révélé l'efficacité du Jubol, dans les cas de constipation habituelle. Cette constatation de fait provient de l'action physique et thérapeutique des composants du Jubol, ayant pour base l'agar-agar, les extraits biliaries et les extraits complets de toutes les glandes intestinales. »

« Les laboratoires réputés dans lesquels ces produits sont préparés nous sont un sûr garant de leur bonne préparation et nous font prescrire l'Urodonal et le Jubol dans les cas indiqués. »

D^r EGIDIO MATURI,

Professeur d'Hydrologie médicale à l'Université royale de Naples.

« Je suis heureux de confirmer mon jugement sur l'efficacité du Jubol, remède que je trouve très efficace dans les cas de constipation, sans irriter l'intestin et dans un cas de constipation chronique ; l'usage de ce médicament ne produit jamais d'accoutumance comme il en est des autres remèdes. »

D^r PASCALE FAMELI,

Médecin-Chirurgien à Palmi (Reggio Calabre).

« J'ai expérimenté le Jubol sur une femme affligée de constipation obstinée et rebelle à toutes les cures physiques et chimiques : le résultat fut que le ventre redevint régulier pendant toute la première cure et maintenant, alternant par période de repos et période de cure de Jubol, elle s'est débarrassée de beaucoup de troubles qu'elle n'était pas sûre de calmer avec les remèdes ordinaires. »

D^r GIOVANI SENE' TNER,
à Basilicanona (Parma).

JUBOLISER L'INTESTIN

c'est le passer à l'éponge ;
c'est un NETTOYAGE DOUX et un
MASSAGE PERSUASIF

JUBOL

Éponge et nettoie
l'Intestin,
Évite l'Appendicite
et l'Entérite,
Guérit
les Hémorroïdes,
Empêche
l'excès d'embonpoint



Etablissements Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris-X^e. La boîte, franco 5 fr.
La cure complète de rééducation
de l'intestin (6 boîtes),
franco, 27 francs.

Pour rester en bonne
santé prenez
chaque soir
un comprimé de
JUBOL

JUBOLITOIRES

Nouveau traitement des Hémorroïdes, décongestionnant, calmant et antihémorragique, complétant l'action du JUBOL.

Les Etablissements Chatelain ont lancé récemment avec un succès considérable et mondial un nouveau produit contre les hémorroïdes, les fistules, les rectites, etc. : les *Jubolitoires*, suppositoires scientifiques extrêmement efficaces.

Antihémorragiques, calmants et décongestionnants, ils constituent la cure rationnelle des hémorroïdes. Le D^r G. Rouvillain, ancien interne lauréat des Hôpitaux, ancien professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine d'Amiens, a établi dans un mémoire retentissant « qu'il ne faut jamais garder d'hémorroïdes, d'abord parce qu'à un moment elles peuvent saigner, ensuite parce qu'elles peuvent s'infecter et surtout parce qu'elles peuvent dégénérer en cancer du rectum. » Et l'éminent chirurgien recommande les *Jubolitoires*, qui lui ont donné d'excellents résultats.

Laboratoires de l'URODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris.

La boîte, franco 5 fr. 50 ; les quatre boîtes, franco 20 fr.

Pas d'envoi contre remboursement. Se trouvent chez tous les dépositaires de l'Urodonal.